



0 020 517 392 4 ●

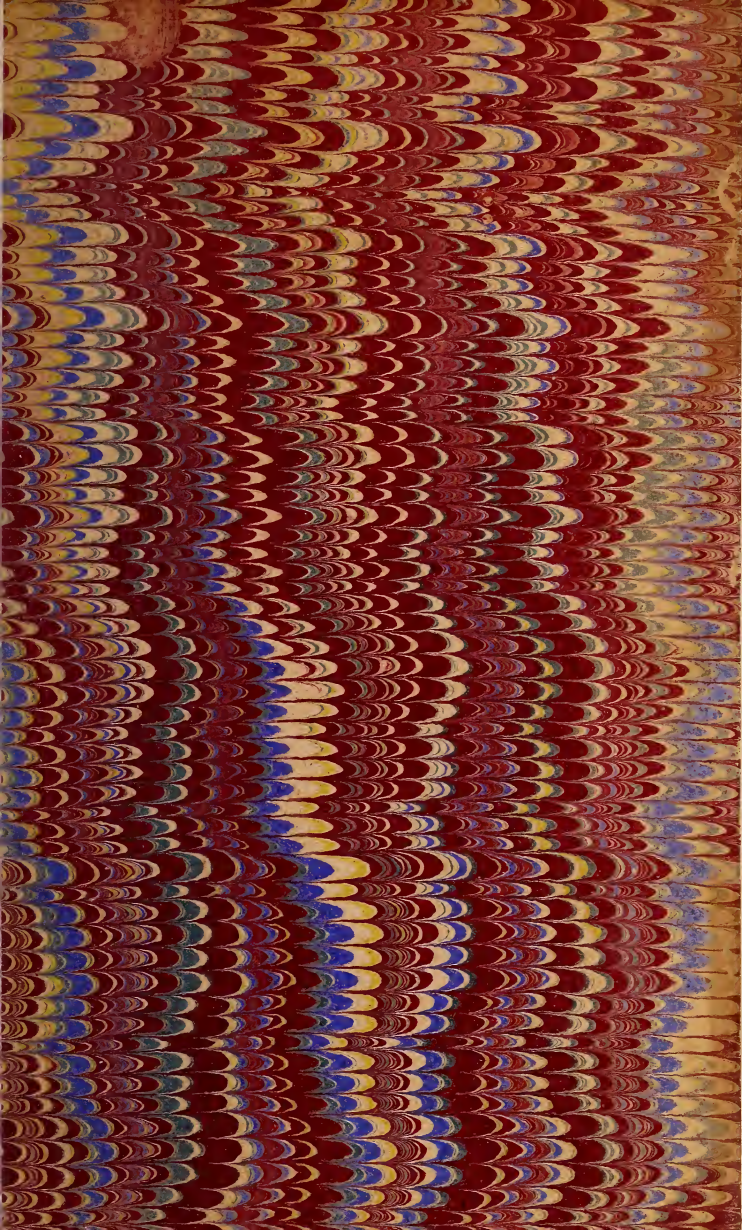
BX
2161
V3

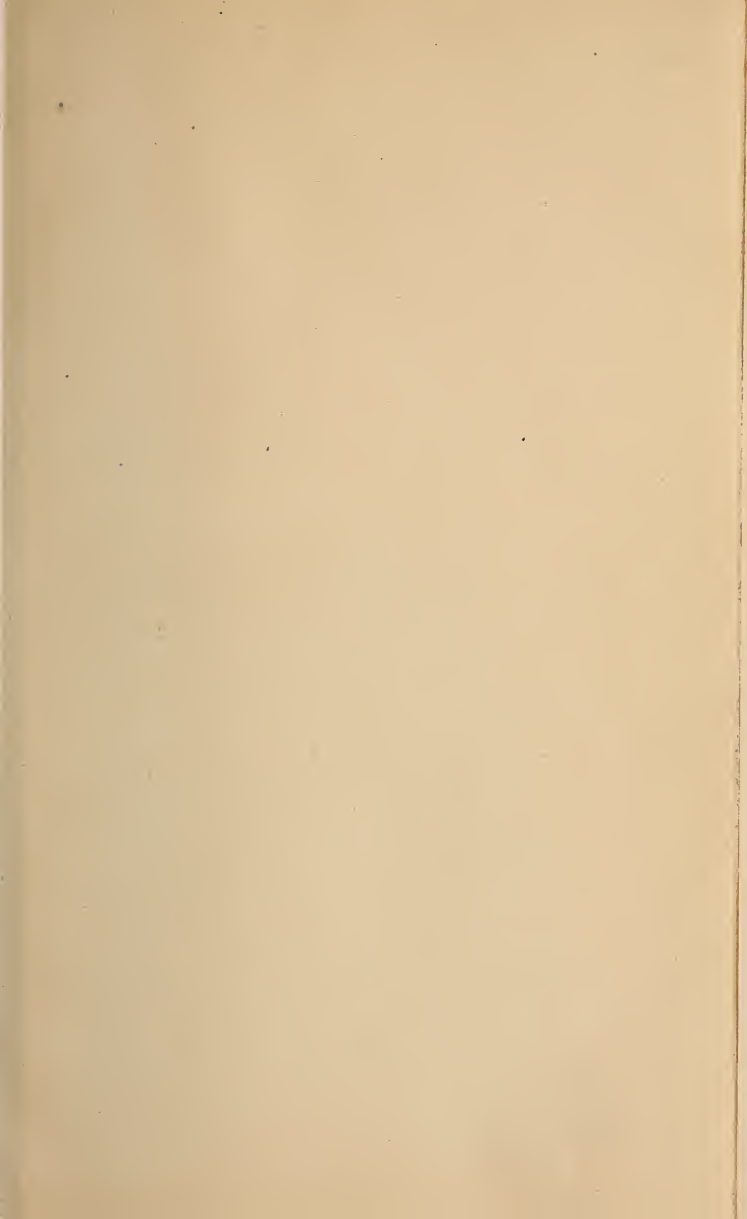
LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. BX 2161

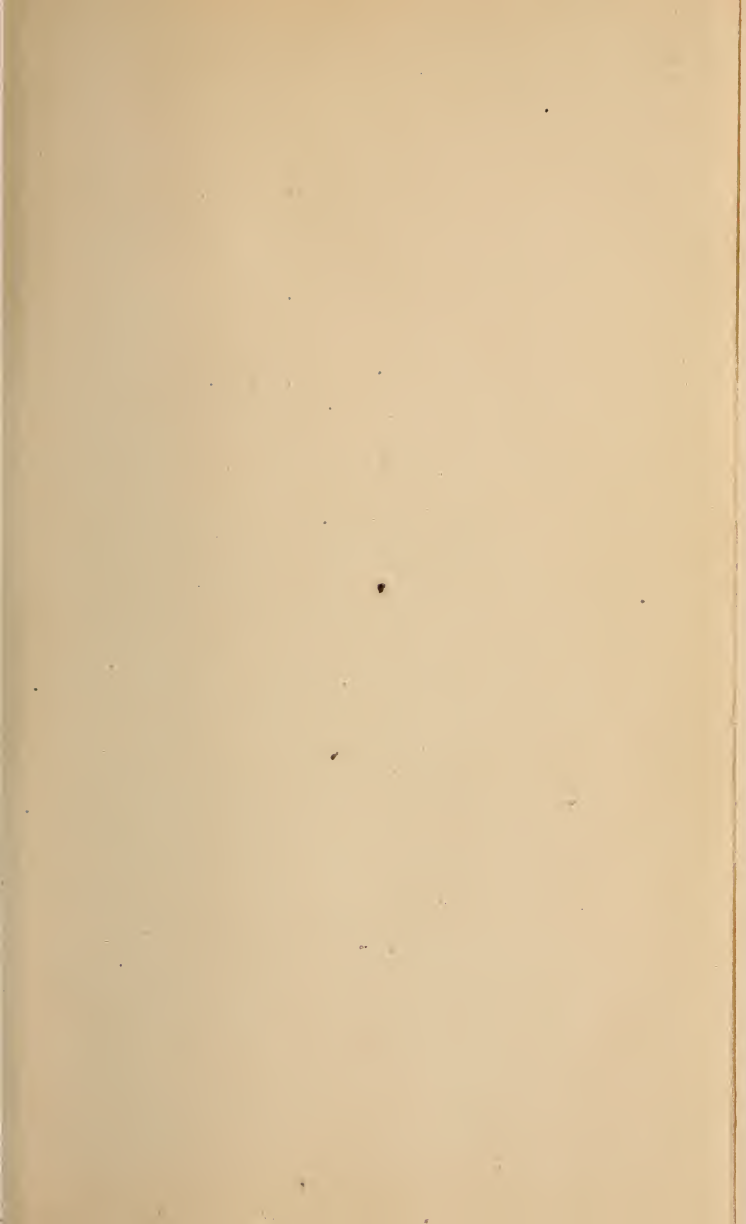
Shelf Y3

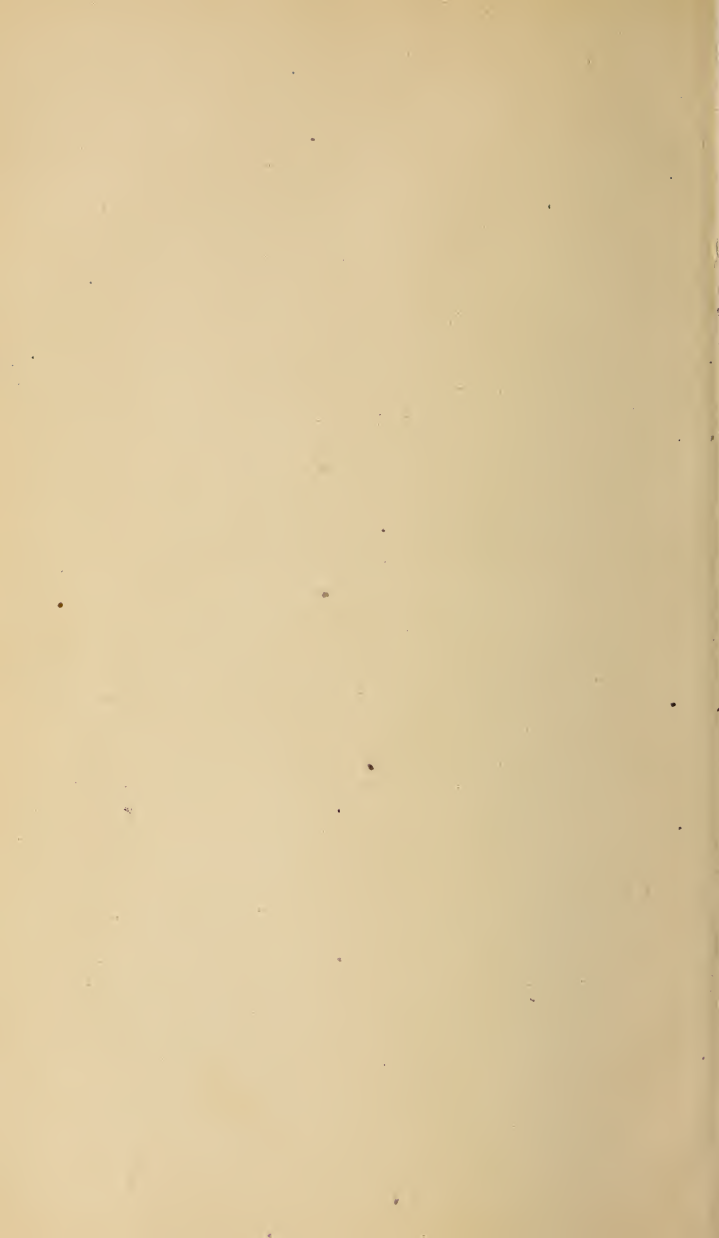
UNITED STATES OF AMERICA.











1

L.C.

LE
BOUQUET DE MAI
DES ÉCOLES.

Vidi : C. B. VAN BESELAERE.

Lib. Cens. Archipr.

Brugis, 20 Aprilis 1865.

LE
BOUQUET DE MAI

DES ÉCOLES

OU

NOUVEAU MOIS DE MARIE

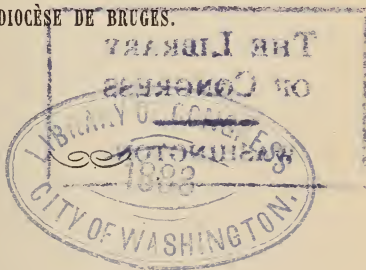
Offert à la Jeunesse Studieuse,

PAR

l'Abbé Louis Vanhaecke,

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE POPERINGHE,

DIOCÈSE DE BRUGES.



POPERINGHE,

CHEZ DUCLOS-VISAGE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue de l'Hôpital, 9.

—
1863.

BX 2161
V3

—
TOUS DROITS RÉSERVÉS.
—

**THE LIBRARY
OF CONGRESS**
—
WASHINGTON

AMI LECTEUR

Une dévotion tendre et pratique envers la Très-Sainte Vierge fait l'ornement des jeunes cœurs, en même temps qu'elle en est la sauvegarde.

Il est conforme aux pratiques de l'Église de confondre dans une seule aspiration d'amour les doux Noms de Jesus et de Marie. Voilà pourquoi les lèvres de l'enfant n'ont pas plus tôt appris à balbutier la belle et noble invocation de *Notre Père, qui est aux Cieux*, qu'aussitôt il y joint, pour ne plus l'omettre jamais, l'angélique et gracieuse *Salutation de Marie*.

Basée sur l'autorité de l'Église, ancréé aux premiers principes de toute éducation chrétienne, échauffée au feu reconnaissant de l'amour filial, la dévotion à la Sainte Vierge est donc une dévotion de tous les catholiques, un culte de tous les jours.

Pourtant un enfant qui aime sa mère, qui travaille en vue d'elle et ne perd jamais son souvenir, célébrera avec un éclat exceptionnel le jour de fête de cette mère chérie. De même au mois de mai, la dévotion du peuple chrétien semble vouloir étaler ses plus riches splendeurs pour honorer, un mois durant, Celle qui après Dieu, mérite tous nos hommages.

Le plus beau des mois convie tous les enfants de Marie aux pieds de la meilleure des mères.

Au mois de mai la nature a rajeuni. Riante et gracieuse elle a secoué son triste manteau d'hiver, et le mois de Marie éclot de la main du Créateur en même temps que la lis et la rose, emblèmes éternels des vertus les plus chères à la Vierge Immaculée, à la Mère du bel amour.

Pour faciliter aux enfants de Marie les pratiques pieuses qu'ils se proposent de faire en

son honneur, il existe bon nombre de Manuels. Ils sont assez nombreux pour que chacun ait le sien. Il y en a dans toutes les langues, il y en a pour toutes les classes, il y en a d'assez longs, il y en a de plus courts : mais quels qu'ils soient, tous ils tendent à célébrer et à faire honorer la Vierge digne de louanges. C'est pour enfileur une petite fleur de plus à la guirlande de fête que tresse la plus nombreuse des familles que j'ai composé ce *Bouquet de Mai*.

J'aurais voulu n'y introduire que des fleurs empruntées au jardin du Collège, toujours assez productif et fleuri pour celui qui peut y herboriser à loisir, mais le temps m'en a fait défaut, et qui est du métier, sait si je dis vrai. Un autre fera cela, espérons le, avec plus de succès, avec autant de bonne volonté.

Ainsi donc je présente tel quel ce modeste *Bouquet de Mai des Écoles* à l'intéressante et nombreuse population des maisons d'éducation. Elle fait l'espoir de l'Église, de la patrie, de la famille. Puisse-t elle en être un jour la consolation et la gloire ! Et certes elle réalisera ce vœu, si la dévotion à la Sainte Vierge est sa dévotion de prédilection, et qu'elle

profite de toutes les fêtes de sa Mère, pour se rapprocher d'elle et apprendre à son école les grandes et nobles vertus qui font le véritable chrétien, le citoyen dévoué et l'enfant du Ciel.

Collège de Poperinghe, le 28 Février 1865.

30 AVRIL.

INTRODUCTION.

Nous voici à la veille du mois de Marie. Comment célébrerons nous ce mois pour avoir à nous féliciter de la manière dont nous l'aurons passé ? Voyons ; consultons l'avenir : il n'y a rien de tel, car

En toutes choses il faut considérer la fin.

Dans 30 jours on dira : nous voici à la veille de la clôture du mois de Marie : et comment l'avons-nous passé, ce mois de grâces, qui pour compter trente-et-un jours, peut nous avoir acquis *un poids immense de gloire dans la balance du Ciel ?*

Proposons nous donc aujourd'hui de passer

ce mois de la façon que nous désirerons plus tard l'avoir fait. Pour cela, soyons sobres de propos, afin d'avoir d'autant plus de facilité à les exécuter, car

Qui trop embrasse, mal étreint.

Le vénérable Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus, avait coutume de dire que la Sainte Vierge était mieux honorée par *l'exactitude* que par *la multiplicité* des pratiques pieuses.

Nous en coûterait-il beaucoup, par exemple, de réciter journallement *trois Ave Maria*, mais de les réciter bien, très bien, mieux que jamais enfin, et de déposer aux pieds de la Sainte Vierge, une édition journallement plus soignée de cette prière angélique, qui, au dire de Saint Alphonse, fait tressaillir le Ciel, et frémir l'enfer ? En vertu du règlement de la maison, nous assistons journallement à la Sainte Messe. Eh bien, posons cet acte auguste en vue de fêter le mois de Marie. En esprit montons journallement au calvaire, dont l'autel est la représentation non sanglante. Nous y rencontrerons la Mère des Douleurs, pour la retrouver plus tard sur les marches glorieuses du trône de

l'Agneau, brillamment revêtue du soleil, les pieds posés sur le croissant lumineux, et la tête auréolée du diadème aux douze étoiles. L'ayant rejointe ici sur le calvaire mystique, à coup sûr, sa main maternelle nous conduira par les sentiers mystérieux qui mènent au repos et à la gloire de l'éternel Thabor.

Encore nous aurons soin de changer l'autel de Marie en un riant parterre, le chargeant des fleurs, nées pour la vie et l'ornement de notre jardin.

A ce propos, permettez moi de vous demander s'il ne conviendrait pas d'offrir à Marie quelque fruit de nos études ou de nos travaux.

Où est l'étudiant qui, en dépit de Minerve ou autrement, ne tente d'initier sa plume au charme de la composition, de la poésie même? A l'œuvre, mon ami! et que ta Mère reçoive le premier hommage d'une plume, que certes elle bénira. Consacre lui tes modestes essais. Ta piété à lui offrir les primeurs de tes travaux littéraires te portera bonheur; elle fera germer pour toi l'arbre de la science, et au jour de la lutte qui te verra descendre dans l'arène littéraire, ta Mère fière de toi, chantera :
Sonnez, clairons, car mon fils est vainqueur.

Les ouvriers, les campagnards, les petits de ce monde qui semblent nés pour les travaux les plus rudes ou les plus monotones, ces bons gens ont souvent une foi telle que le bon Dieu ne trouve pas dans tout Israël. Et dans la simplicité de cette foi ils offrent à Dieu leurs longs et pénibles travaux. Prière sublime que celle du travail sanctifié par le désir de plaire à Dieu. Et nous qui avons aussi plus de grammaires et d'auteurs à étudier que de prières à réciter, nous qui trouverions difficilement le moyen de dérober un quart d'heure à cet ordre du jour, entièrement fixé par le règlement, nous ne pourrions présenter de plus belle offrande à Marie que notre travail, réglé par l'obéissance, jusqu'à nos jeux et nos repas, réglés par l'obéissance. Telle est la véritable piété, qu'on s'applique, qu'on se donne à ses devoirs. Toute suggestion contraire ne serait qu'une tentation du pauvre diable, et ne mériterait que cette réponse ci, ou à peu près : *Ne savez vous donc pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père céleste.* (LUC. II, 49.)

Accomplir la volonté de mon Père, voilà mon pain quotidien. (JEAN IV, 54.) et par conséquent : *arrière, Satan !* (MARC VIII, 55.) car *Je me méfie d'un ennemi, fût-il porteur de cadeaux.* (ENEID. I.)

EXEMPLE.

Le culte des reliques et des saintes images remontant aux apôtres, par la tradition incontestable, était généralement établi, quand Léon l'Isaurien, soldat brutal et ignorant, parvenu depuis dix ans à l'empire, porta en 726, son édit contre les images, et planta dans le sang le premier drapeau des iconoclastes.

Tandis que l'occident se maintenait orthodoxe, à Constantinople et dans toute l'Asie on brisait les images. On étouffait, par l'exil ou le martyre, toute voix qui osait les défendre. Dieu pourtant n'abandonnait pas sa cause. Il suscita, parmi les soutiens de l'Église, un homme qui vivait dans le voisinage du tyran, mais qui se trouvait placé hors de la portée de son sceptre de fer. C'était Jean, gouverneur de Damas, glorieusement connu dans les annales ecclésiastiques sous le nom de Saint Jean Damascène.

Fait gouverneur de Damas par le calife Gezyd II, il jouissait de la confiance de son auguste maître et remplissait dignement ses fonctions, lorsque l'édit de Léon l'Isaurien éclata.

Jean sentit qu'il devait aux fidèles le tribut de ses lumières et qu'un catholique qui se tait quand l'Église lutte est un indigne enfant, lâche au moins envers sa Mère. Il écrivit donc pour la défense de l'Église. Il prouva qu'on ne devait pas observer l'édit de l'empereur. Le gouvernement de l'état appartient aux princes, dit-il, mais la doctrine de l'Église est indépendante de leur autorité.

Léon l'Isaurien grillait de colère. Ne pouvant châtier Jean de Damas, il eut recours à la perfidie. Telle fut toujours l'arme des lâches. Il trouva le moyen de contrefaire l'écriture du gouverneur de Damas et fabriqua une lettre supposée. Elle semblait écrite par le gouverneur lui-même à l'empereur Léon, pour l'engager à venir prendre Damas qu'il lui livrerait traitreusement.

En bon voisin et fidèle allié, l'empereur envoya cette lettre au Calife. Celui-ci s'y méprit. A l'instant on instruisit le procès du gouverneur de Damas, déclaré traître et rebelle. Un

officier, muni d'un ordre du Calife, fit poser à Jean Damascène sa main droite sur un billot, la lui coupa d'un coup de hâche, et s'en alla l'exposer sur un poteau de la place publique, en faisant crier : voici la main d'un traître.

L'outrage était sanglant, mais dès le même soir, la vérité se fit jour. Un ami du gouverneur se présenta chez le Calife et demanda qu'on rendit au moins au martyr sa main coupée pour le dispenser de subir un plus long affront. Gezyd y consentit.

Quand on lui rapporta sa main sanglante, Jean Damascène était en pleurs et en prières agenouillé devant l'image de la Sainte Vierge. S'il gémissait d'avoir perdu la main qu'il avait exercée à écrire les divines louanges et la défense des Saints, c'est qu'il craignait être resté en dessous de son devoir. Quand on lui eut remis sa main déjà glacée, il la posa devant l'image chérie de la Reine des Confesseurs : et demeuré seul avec Elle, il approcha tristement de la main coupée son bras droit mutilé.

Vous savez, Vierge Sainte, dit-il, pourquoi on m'a coupé cette main. Pourtant elle vous était consacrée, et avec votre aide, elle ferait mieux encore. Si donc la volonté de Dieu ne

s'y oppose pas, que votre puissante intercession me rende ma main, et plus que jamais elle sera à vous.

Comme il priait ainsi, il sentit son mal se calmer et s'éteindre. Un doux et léger sommeil succéda à ses douleurs, et toujours agenouillé, il s'éveilla les mains jointes. Il était guéri. Sa main était si parfaitement réunie à son bras qu'elle ne semblait pas en avoir été jamais séparée, sinon qu'une petite ligne rouge l'entourait en forme de bracelet, comme un témoignage éternel du miracle.

Dès le même jour, Jean quitta la magistrature, il devint prêtre, et écrivit les nobles ouvrages qui l'ont fait ranger parmi les Pères de l'Église sous le nom de Saint Jean Damascène.

PREMIER JOUR.

De l'Adverbe.

L'adverbe est un mot invariable du discours, qui sert à modifier un verbe. *Modifier* signifie changer, qualifier : d'où il résulte que l'adverbe joue un rôle important dans la phrase. Ainsi : entre *payer régulièrement* et *ne jamais payer*, il n'y a pas de différence quant au verbe et à l'action qu'il exprime, savoir *payer* : pourtant il y a entre ces deux locutions une différence qui saute aux yeux. Or cette différence de paiement, l'adverbe nous l'explique.

De même toutes nos actions n'empruntent une valeur morale que de la manière dont nous les posons. Aussi le bon Dieu nous saura gré non pas tant de ce que nous aurons fait que de l'intention qui aura présidé à nos œu-

vres, et de la façon dont nous les aurons accomplies.

Il a condamné la prière des Juifs qui l'honoraient des lèvres tandis que leur cœur était loin de Lui.

Il a loué la prière du Publicain et condamné celle du Phariséen, quoique ces deux hommes priassent ensemble. Pourquoi? Parce que celui-ci priait avec morgue et fierté, celui-là au contraire avec modestie et contrition.

Il a dévoilé le néant sonore des grosses aumônes qui tombaient de l'orgueilleuse main des riches, et Il a placé à la banque du Ciel l'imperceptible obole de la pauvre veuve.

Un jour Madeleine répandit un baume précieux sur les pieds du Sauveur, et Judas critiqua cette dépense qu'il appelait déplacée. Mais Jésus loua hautement les procédés de Madeleine et taxa d'injustice le faux zèle de l'apôtre indiscret.

Que toutes nos actions soient faites en esprit de foi, en vue de Dieu, pour l'amour de Lui : et semblables au sacrifice d'Abel, elles attireront les regards complaisants de Celui qui seul décerne la récompense avec justice et sagesse.

EXEMPLE.

Un jour les portes d'un asile pieux et sacré s'ouvrirent pour laisser accès à une jeune enfant qui n'avait que trois ans. C'était la Vierge Marie qui se présentait au temple de Jérusalem. A trois ans, direz-vous : — oui, à l'âge de trois ans. Qu'y fit-elle? Rien d'éclatant, mais je suppose qu'elle aurait pu répondre avec Joas :

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi :
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

Toujours est-il que plus tard l'envoyé de Dieu descendit du ciel et présenta respectueusement à cette Reine des Vierges de devenir la Mère de Dieu. Et il lui fut fait selon la parole de Dieu, et le Verbe se fit chair : et depuis lors, nous tournons nos yeux vers cette Vierge incomparable et nous lui disons : Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.

Dès l'âge de douze ans jusqu'à l'âge de trente, le divin Sauveur vécut caché, inconnu, ignoré dans l'humble petit ménage bourgeois appelé la Sainte Famille. Qu'y fit-il? Rien qu'obéir, dit l'Évangile. Mais faut-il douter qu'il ait tout fait *divinement bien*? Et la preuve : c'est que dans sa vie publique les populations éprises du charme divin de sa parole et de ses œuvres lui décernèrent ce diplôme admirable de concision : *Il a tout fait parfaitement bien.* (MARC VII, 37.)

DEUXIÈME JOUR.



Prédestination.

Avoir pour Marie une piété solide, c'est être en possession d'un moyen toujours victorieux que la divine providence met à la disposition des futurs habitants du Ciel. Telle est l'expression de Saint Jean Damascène.

La dévotion à la Mère de Dieu, dit Saint Bernard, est pour la plupart des pécheurs le marchepied du Ciel. Mettons donc notre confiance en cette Reine de tous les Saints, que le Sauveur a chargée de la distribution des grâces célestes. Mais, pour mériter sûrement celles-ci, pourrions nous aviser plus sagement que de mettre dans nos intérêts cette Vierge sans tâche, en nous la proposant pour modèle, et en imitant ses vertus ?

EXEMPLE.

Un jeune et brillant officier, en qui le monde était loin de prévoir un grand Saint, défendait pour Charles-Quint la ville de Pampelune contre François I, roi de France. C'était en 1521. Après quelques assauts vaillamment soutenus, les Français firent une brèche, et entrèrent victorieux dans la citadelle que défendait à la tête de quelques braves, Ignace de Loyola.

Le courageux commandant, qui de son corps, aurait voulu faire un rempart au fort qu'il défendait, reçut un éclat de pierre qui lui blessa la jambe gauche, en même temps qu'un boulet lui cassait la jambe droite. Il s'était si vaillamment conduit, que les Français, toujours

appréciateurs du courage et du mérite, épargnèrent sa garnison à cause de lui. Ils le firent prisonnier, et par une délicatesse toute française, le transportèrent dans une litière au château de Loyola, manoir qu'habitait la famille du vaillant prisonnier.

Le traitement des médecins, ne plut pas au blessé : sa jambe cassée était remise de manière à le rendre boiteux. Il ne voulut pas d'une jambe pareille : il la fit donc recasser et remettre, et sans compter la douleur atroce, inséparable de l'opération, il fit scier un os qui sortait au dessus du genou. Ce qui prouve que le futur Saint n'aimait pas les demi-mesures; principe qu'il appliqua divinément bien plus tard, quand il se fit soldat et conquérant sous la bannière du Christ. Et voici comment. Convalescent ils s'ennuya et songea à se désennuyer, car

*Que faire dans un gîte,
A moins que l'on n'y songe.*

Il demanda des livres. Il n'y en avait d'autres que la vie de Notre Seigneur et les vies des Saints. En les lui présentant, on lui fit mille excuses de n'avoir rien de mieux à lui offrir. Il les reçut avec courtoisie, les lut machinalement

d'abord, les relut avec réflexion; ensuite il y prit goût. Il admira, dans d'autres carrières que la sienne, des héroïsmes qu'il n'avait pas soupçonnés; et devant cette masse imposante de martyrs, de confesseurs et de vierges, qui ont soutenu des combats ignorés du monde, il ne tarda pas à reconnaître que leurs palmes immortelles étaient bien au-dessus des vains hochets du monde. Il conçut le désir d'imiter les Saints. Mais il avait à expier ce que le monde appelle des légèretés, et que la balance du sanctuaire apprécie plus gravement sous les yeux du Juge souverain. Il se félicitait d'être né dans l'Église romaine, où la pénitence réhabilite et relève. Il embrassa donc la pénitence et ses austérités. Mais il savait aussi qu'il lui fallait un appui; et n'en trouvant pas de plus doux ni de plus sûr, que celui de la Sainte Vierge, il se consacra à son service et à son culte.

Pénétré des idées militaires, il n'en déposait pas l'esprit. Dans sa pensée, il se faisait chevalier de Marie. Il voulait l'être, et dès qu'il put sortir, il monta à cheval, et, à l'insu de ses proches, il se rendit à Montserrat.

Sur cette montagne abrupte, où se dévelop-

pent les plus magnifiques points de vue de la Catalogne, on vénérâit une image célèbre de la Sainte Vierge.

A Monserrat, Ignace se confessa à un saint religieux. Mais se souvenant avoir lu dans ses romans favoris d'autrefois, que les aspirants à la chevalerie se préparaient à être faits chevaliers en veillant une nuit, tout armés, ce qui s'appelait *la veille des armes*, il voulut sanctifier cette cérémonie. Dans l'équipement militaire qu'il allait déposer, il veilla donc toute la nuit devant l'autel de la Sainte Vierge, tantôt debout, tantôt à genoux, se dévouant à Dieu et à sa Sainte Mère, en qualité de leur chevalier. Le matin, il pendit son épée à un pilier voisin de l'autel, pour marquer qu'il renonçait à la milice du siècle. Il donna ses habits à un pauvre, se couvrit d'un habit humble et méprisâble, et après avoir communiqué, il sortit du sanctuaire, résolu de ne travailler désormais qu'à *la plus grande gloire de Dieu*. Il était jésuite. Le monde sait le reste.

Ignace de Loyola conçut le projet de sa Compagnie, qui pourtant ne s'établit qu'en 1534 à Paris et la bulle qui l'institua fut proclamée à Rome en 1540.

Persécutée à coups de plume, par ceux qui ne la connaissent pas, maudite par ceux qu'elle bénit, blasphémée par ceux pour qui elle prie, la Compagnie de Jésus, fidèle à l'esprit de son saint Fondateur a traversé trois siècles. Ses palmes victorieuses lui redisent le nombre de ses luttes, et ses membres, épars par le monde entier, sont les zouaves de l'Église militante. Ils ont arrêté la Réforme, étendu les études, répandu les lumières, élargi le domaine de la science, fait vénérer le nom belge et le nom français dans l'autre hémisphère, formé la plupart des grands hommes dans les deux derniers siècles, illustré la chaire catholique, produit une masse imposante de savants profonds et d'écrivains éminents, enrichi le ciel d'âmes héroïques, et fait jaillir pour les enfants de l'Église, une source intarissable de science et de sainteté dans la Compagnie de Jesus.

TROISIÈME JOUR.

Il faut Prier.

C'est de Dieu que nous avons le mouvement, l'être et la vie. Non seulement Il nous a faits mais Il nous refait à chaque moment. De ce que nous existions hier il ne suit pas que nous devions exister aujourd'hui. On a beau parler des lois de la nature et des forces physiques : ce sont là autant de *surnoms* de Dieu, car ces choses sont entre les mains du Créateur les instruments dociles de sa volonté toute-puissante.

A chaque minute nous commençons à vivre, et comme au premier jour, Dieu nous tire du néant.

Notre sève et notre vie coulent sans cesse du sein de Dieu, et s'Il n'était la bonté même,

l'homme qui s'isole de Lui devrait nécessairement périr, comme le ruisseau séparé de sa source tarit, comme la branche coupée du tronc se dessèche, comme la plante déracinée languit et meurt.

Or c'est par la prière que nous attirons en nous la vie de Dieu. Elle est comme la respiration de notre âme. Nous aspirons l'air pur, et la vie descend dans notre poitrine : par la prière nous aspirons la vérité et l'amour de Dieu. Privons notre âme de la prière et nous la privons de son air vivifiant, nous éteignons le souffle divin qui l'anima un jour et qui toujours restera son élément indispensable.

Tout prie dans l'univers.

Aux Cieux, l'ange voilé contemple son Dieu et prie; le firmament étoilé prie à sa manière et, dans son éloquent silence, il annonce la gloire de son Auteur.

Sur la terre tout prie : au matin, les plantes lèvent la tête, les fleurs ouvrent leur calice pour demander la rosée du ciel; le soir elles s'inclinent comme pour remercier leur bienfaiteur; les oiseaux prient en chantant la main divine qui les nourrit.

L'univers est un temple où les bénédictions

et les prières se répandent de toutes parts; et au milieu de cette adoration universelle, quand les êtres inanimés eux-mêmes trouvent une voix pour la prière, quand toute la nature est à genoux, l'homme seul resterait muet ! Oh non ! car il doit être le prêtre au temple de l'univers. C'est la voix de l'homme qui doit dominer dans ce concert universel de louange et d'adoration. C'est l'homme qui doit résumer dans son cœur les accents de toute la nature, et en faire hommage à Dieu, l'auteur de tout don.

EXEMPLE.

La prière du juste pénètre les Cieux.

Saint Grégoire, évêque de Néocésarée voulait bâtir une église au vrai Dieu.

On avait fait des plans fort beaux sur le papier, les fonds étaient prêts, les matériaux commandés, mais le terrain désigné pour la construction, présentait à l'architecte des difficultés

insurmontables. A droite se dressait une roche escarpée, à gauche s'élevait une colline, qui laissaient libre assez peu de terrain pour déjouer toutes les combinaisons de l'art de bâtir. Mais le saint évêque se souvint de cette parole du Sauveur : « *Si vous priez avec une foi suffisante, vous diriez à cette montagne : Arrière ! et la montagne reculerait* » (MARC. XI, 23.)

Or donc, il vint la nuit à l'endroit désigné, s'y mit en prières et rappela au Seigneur sa promesse étonnante. Et le matin le peuple vit avec reconnaissance que la colline avait obéi à la prière du Saint. Elle s'était miraculeusement déplacée, pour céder autant de terrain que les architectes en exigeaient pour l'exécution de leurs plans.

QUATRIÈME JOUR.

L'Interjection.

Quand nous voulons exprimer une impression vive et subite de notre âme, nous ne nous servons pas d'un bien long discours : nous négligeons alors l'entrée en matière, la précaution oratoire, la conclusion du discours, nous en négligeons jusqu'à la forme. Mais notre parole se faisant l'écho fidèle et empressé de notre âme, profère un seul mot, qui ne compte souvent qu'une seule syllabe, et ce mot, ce cri, la grammaire l'appelle une *interjection*.

Or, nous autres, pauvres pécheurs, nous portons au dedans de nous un cœur qui ne se repose que pour autant qu'il bat à l'unisson avec le cœur si aimant de notre Dieu. Inutile

de dire que si ses pulsations sont nombreuses, ses besoins ne le sont pas moins. La prière seule est capable de le mettre à l'aise en le faisant entrer en communication avec Dieu, son bonheur et sa vie. Et cette prière tant de fois interrompue par les occupations terrestres, disons même par les exigences incessantes du devoir, se traduira chez le chrétien dévoué en *prière jaculatoire*.

La prière jaculatoire est une *interjection* qui a son écho dans le Ciel. Courte et ardente, elle pénètre les nues, comme un trait enflammé, et porte, cent fois le jour, le cœur du chrétien aux pieds de l'Éternel. Elle remonte le cœur et repose l'esprit. Mieux que le télégraphe le plus rapide, elle entretient une relation de tous les instants entre l'exilé de cette vallée de larmes, et son Père qui est aux cieux.

Pratiquons donc la *prière jaculatoire*; et qu'au milieu de nos travaux monotones elle rafraichisse notre cœur, et nous rappelle que là est notre patrie où nous portent nos désirs.

EXEMPLE.

Dans une forêt de la Champagne vivait au moyen-âge un saint reclus nommé Victor. Ses austérités, et ses miracles le rendaient aussi cher que vénérable à toute la contrée.

Il estimait par dessus tout la retraite et la solitude, et n'avait d'autre compagnie qu'un petit passereau apprivoisé, qu'il élevait avec complaisance, voyant en lui l'emblème de la solitude.

Dans sa tendre piété pour Marie, Saint Victor ne rompait le silence que pour faire de temps en temps son exclamation favorite : *A ve Maria!*

A force d'entendre répéter ces deux mots bénis, l'oiseau avait appris à les prononcer lui-même. Impossible de rendre la joie du

saint homme quand il entendit la première fois l'invocation parfaitement accentuée de cette pauvre petite créature du bon Dieu qui priait. Jamais moineau ne porta mieux son nom, car *Moineau* est bien le synonyme de *petit moine* sans doute, et

Sans mentir, de par son ramage
Plutôt que son plumage,
Il était le phénix des hôtes de ces bois.

Le matin, dès que l'aurore, avec ses doigts de roses, comme dirait le Télémaque, ouvrait au soleil les portes de l'orient, le petit oiseau prenait plaisir à devancer l'*Angelus* et pépiait: *Ave Maria!* Durant le jour il papillonnait parmi les arbustes et les fleurs, répétant sans cesse: *Ave Maria.* ! Lorsque, pressé par la coutume ou la faim, il venait réclamer chez son maître, sa pitance journalière, il gazouillait son *Ave Maria!* en guise de *Bénédicté*, avant de becquetter les miettes de *Cérès corrompue*,

*Qu'en langage plus humain
Monsieur Scarron nomma du pain,*

et le soir, quand le Saint s'agenouillait pour sa longue et dernière prière, le cher oiseau

venait s'abattre au pied de sa grande croix,

Semblait se conformer à sa pieuse pensée,

et disait, mais plus doucement: *Ave Maria!* Or, un jour de printemps, le moineau voulut voir le monde, s'aventura trop loin et comme ceux qui voyagent beaucoup se sanctifient rarement, il éprouva le désagrément de se voir poursuivi par un épervier. Le pauvre oiseau fuyait comme l'éclair devant l'ennemi qui lui donnait la chasse. Déjà l'oiseau de proie ouvrait ses serres pour le saisir et son bec pour le dévorer. A chaque seconde, les larges ailes du tyran des airs le rapprochaient de sa victime. Le passereau tout près de rentrer à l'hermitage, n'était plus qu'à quelques coudées de son ennemi, lorsqu'il se ressouvint de ce qu'il savait, et il cria : *Ave, Maria!*

A ce prodige, l'épervier s'arrêta surpris, effrayé, et le petit oiseau de Marie, franchissant la fenêtre de sa cellule, était sauvé. Faut-il ajouter que pour célébrer sa délivrance, il chanta plus vivement que jamais: *Ave, Maria!* C'était son *Te Deum*.

Et nous, Enfants du Ciel, mais exposés aux poursuites du lion infernal, qui rôde autour

de nous, flairant et convoitant sa proie, écartons par *l'oraison jaculatoire* le danger qui menace notre âme, et disons fréquemment, mais avec amour, confiance et respect : *Jesus, Marie !*

CINQUIÈME JOUR.

Prier, c'est être Chrétien.

L'Auteur et le consommateur de notre Foi, Jesus-Christ attachait tant de prix à la prière, qu'Il la recommandait, l'enseignait, l'inculquait, non pas fréquemment, mais toujours, n'interrompant ses divines leçons que pour les pratiquer.

Ainsi Il loue l'efficacité de la prière de l'humble Publicain; Il reconnaît à la prière pleine de foi la vertu de transporter les montagnes; Il engage ses disciples à prier en son nom; Il va même jusqu'à leur prescrire la formule dont ils doivent se servir pour prier.

Avant de multiplier les pains, avant de rappeler Lazare à la vie, Il lève les yeux au Ciel et prie son Père. Après avoir institué le Sa-

crement de son amour, Il récite en actions de grâces cette magnifique prière si digne de couronner l'acte divin qu'Il venait de poser. Il se lève pour marcher audevant de sa Passion douloureuse, mais d'abord Il va puiser des forces nouvelles dans l'oraison au jardin des olives. La prière encore le soutient sous les fouets de la flagellation, sous les épines de sa couronne dérisoire, sous la croix qu'Il traîne au calvaire. Enfin, Il est cloué au gibet, et du haut de cette première chaire catholique, où de sa voix mourante, Il nous prêche l'exemple de toutes les vertus, Il insiste une dernière fois sur l'importance de la prière, en priant pour ses bourreaux. Tel fut notre chef: si donc nous voulons être ses disciples, il nous faut prier aussi.

Chez les premiers fidèles, être chrétien ou persévérer dans la prière avait la même signification; et de nos jours aux Missions étrangères la *Prière*, c'est la religion chrétienne, *être de la prière*, c'est être chrétien.

EXEMPLE.

On raconte en Bretagne une aventure merveilleuse : c'est la naïve légende du seigneur de Garo. Au temps des croisades le sire de Garo tomba entre les mains des Turcs, qui l'enfermèrent dans un coffre de bois, lui et son écuyer, en lui disant : Chien, demande à ton Dieu de te tirer de là. Puis ils clouèrent le coffre et se disposèrent à l'enterrer. A l'idée de cette mort horrible, l'écuyer se prit à pleurer amèrement. Le sire de Garo priait et recommandait son âme à Dieu ; mais venant à songer à sa patrie, à sa chère famille, il supplia la Sainte Vierge de le sauver de ce danger, promettant d'un cœur sincère, s'il lui était donné de revoir son manoir natal, d'y bâtir

une jolie chapelle sous le nom de Notre Dame de Bethléem. A peine eut-il émis ce vœu, que le maître et l'écuyer sentirent une commotion. Là, dit l'écuyer, on nous emporte, Messire— et il se lamenta de plus belle. Mais le sire de Garo continuait à prier avec foi. Il leur sembla qu'on les emportait ainsi pendant assez longtemps, après quoi ils se sentirent déposer à terre. Alors l'écuyer, prêtant l'oreille, s'écria tout à coup : si je ne me trompe, Messire, je viens d'entendre chanter le coq de Garo! — Au même moment, les serviteurs du manoir, apercevant un vaste coffre dans l'avenue, s'empressèrent de l'ouvrir. A leur grande stupéfaction, ils y trouvèrent leur seigneur et son écuyer, qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à déballer.

Telle est l'origine de la chapelle gothique, connue sous le nom de Notre Dame de Bethléem et où la foi des pieux Bretons a vu depuis sept siècles s'opérer tant de prodiges.

SIXIEME JOUR.

Prier, c'est jouir.

Saint Pierre se trouvant sur le mont Thabor y entendit l'entretien du Sauveur avec Élie et Moïse, et ravi de cette prière (car la prière est un entretien avec Dieu) il dit au Sauveur : Maître, il fait bon de demeurer ici.

Et pourquoi? Parce que, en principe, prier c'est devenir meilleur, en vertu du proverbe :

Dis moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

Or devenir meilleur, cela n'est-il pas être plus heureux?

Qu'est ce que l'homme ici bas?

Une grande indigence avec d'immenses dé-

sirs ; un noble déchu, qui se rappelle avoir été riche et qui veut à tout prix le redevenir ;

Un dieu tombé, enfin, qui se souvient des cieux.

Et qu'est ce que la prière, sinon l'aveu de l'indigence, le cri du désir, la main du mendiant, le soupir de l'exilé, l'élan vers la patrie, la soif du bonheur perdu ?

Prier, c'est quitter un moment la vallée de larmes, et s'élever jusqu'au seuil de la maison paternelle. Là haut, sur la frontière du Ciel se passe un *rendez-vous* ineffable. L'âme appelle, et Dieu descend ; l'âme se prosterne, et Dieu la relève dans ses bras ; l'âme accuse sa faiblesse, détaille ses misères, et Dieu la recrée et la console. L'âme pécheresse pleure, et Dieu recueille ses larmes pour les sécher et les sanctifier ; et l'entretien de la prière produit tant de bonheur et de charmes, qu'une fois engagé, l'âme en redoute la fin. C'est alors que les saints, plongés dans l'extase de la prière, s'écrient : assez de douceurs, o mon Dieu ! et qu'ils accusent le soleil de venir troubler trop tôt le ravissement de leurs nuits d'oraison.

Au milieu de ce monde ou tout nous échap-

pera, (si déjà tout ne nous a fait volte-face,) pourquoi ne nous tournerions-nous pas vers Celui, qui seul est digne d'occuper notre attention, seul capable de satisfaire nos désirs, et seul disposé à ne nous renvoyer jamais ?

J'entrerai donc dans le sanctuaire de Dieu, de ce Dieu qui réjouit ma jeunesse. Je dépenserai volontiers une heure avec Lui dans les doux épanchements de la prière, et j'emporterai dans mon cœur la profonde conviction qu'une heure passée devant l'autel vaut plus qu'une vie, effeuillée dans le tourbillon du monde.

EXEMPLE.

Un bourgeois de Bruges était engagé comme soldat au service de Charles-Quint. Cet empereur fit en Afrique quelques expéditions que l'on sait n'avoir pas été fort brillantes. Au fort d'une mêlée, le Brugeois fut blessé, désarmé et fait prisonnier.

Emmené dans l'intérieur des terres, le prisonnier vit s'écouler de longues années d'une

dure captivité. Lié par le milieu du corps à une chaîne dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un pilier, il resta ainsi plusieurs années, n'ayant de liberté que la longueur de cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle lui permettait de s'étendre, tournant toujours comme une bête fauve autour de son pilier, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne finirait peut être que lorsque la privation d'air et de nourriture viendrait mettre un terme à son existence. Cependant il était chrétien, et partant il priait. Or donc une nuit qu'il priait plus pieusement que jamais, il remarqua que ses chaînes se défaisaient et que la porte de sa prison s'ouvrait. Assuré que la main de Dieu opérait ce prodige, il ne douta pas que cette main le protégerait jusqu'au bout. Il quitta son souterrain, emportant ses chaînes : il gagna heureusement la côte, y trouva un vaisseau français sur lequel il revint en Flandre, proclamant partout que sa délivrance était l'effet de sa prière. En reconnaissance il déposa ses chaînes sur un autel célèbre de la Sainte Vierge.

SEPTIÈME JOUR.

Les Cloches.

Avez-vous jamais entendu les sons des cloches sans comprendre ce qu'elles étaient appelées à vous annoncer ? Et pourtant jamais la cloche n'envoie dans les airs le son monotone de sa voix d'airain pour nous parler le même langage deux fois.

Rappelez-vous les sons joyeux que laisse entendre la cloche au baptême de l'enfant. Harmonieuse et légère, sa voix argentine semble féliciter l'église, de compter un membre nouveau, tandis qu'elle annonce aux anges du Ciel un petit frère de plus.

La cloche sonne le deuil. Quand un chré-

rien vient de remettre son âme entre les mains de son Créateur, les sons lugubres de la cloche funèbre gémissent pour annoncer son trépas à ses frères et les inviter à prier pour celui qui n'est plus.

La cloche a aussi des accents de triomphe et de reconnaissance.

Lorsque le Roi de gloire, caché sous les voiles Eucharistiques, opère sa marche triomphale à travers les rues pavoisées de la cité populeuse, ou les sentiers champêtres du modeste village, la cloche fait résonner les airs de ses accents joyeux, et vous croyez entendre l'hymne éternelle des anges : Saint, saint, saint est le Dieu des armées !

Quand un monarque honore de sa visite une ville fière et heureuse de le recevoir, le son triomphal des cloches vole au devant de lui, et sur l'aile des vents lui porte l'assurance de l'amour et de la vénération d'une population impatiente de saluer sa venue.

Quand à force de bravoure et par la protection du Ciel un peuple voit flotter ses drapeaux victorieux sur les bastions ennemis, la nouvelle enivrante du triomphe vient promptement réjouir la patrie, et, la cloche, ébranlant aus-

sitôt les airs de son joyeux *te Deum*, se fait l'écho de la victoire.

Mais la cloche sonne l'alarme aussi. Lorsqu'un élément destructeur, promène l'incendie et la mort; lorsque les eaux tumultueuses du fleuve, ennuyé de sa captivité, brisent leurs digues et se transforment en torrents impétueux; lorsque le terrible océan franchit en bouillonnant ses limites sablonneuses et menace de tout engloutir; lorsqu'un étendard hostile approche des frontières et que des bandes ennemies s'appêtent à fouler le sol de la patrie; alors les tintements lugubres et précipités du tocsin répandent l'alarme et appellent au secours, en convoquant les citoyens pour la sécurité des habitants, pour le salut de la patrie.

Ainsi donc, elle parle toujours, cette voix éloquente des cloches et toujours aussi cette voix est entendue, comprise, obéie.

De même le chrétien doit toujours et partout faire entendre la voix de la prière, sûr d'être exaucé chaque fois par Celui qui a dit :
Il faut prier toujours.

Et comment cela ?

La réponse à demain.

EXEMPLE.

Un jeune homme venait d'achever ses études au collège que les jésuites dirigeaient à Fribourg. Sous la conduite de ces pieux et savants maîtres, il avait fait des rares progrès dans la vertu et dans les sciences. Voulant regagner le midi de la France, où habitait sa famille, il s'arrêta un jour à Paris. Le soir comme il quittait son hôtel pour aller prendre le train de Lyon, un vieillard sort en même temps que lui de l'hôtel, et le supplie de vouloir se déranger d'une rue, pour le ramener chez lui. Pour ne pas désobliger ce monsieur, qui lui semblait très comme il faut, il consent

volontiers à le ramener chez lui. D'ailleurs, il connaissait les rues qui abrégeraient la route, monsieur lui rendait un service impayable et son fils serait enchanté de le conduire ensuite tout droit à la gare du midi. Après avoir suivi pendant quelque temps les indéchiffrables tortuosités d'un quartier écarté, le vieillard indique enfin sa demeure. Le jeune homme y sonne, attend qu'on ouvre, et veut poliment prendre congé. Mais le monsieur lui fait des instances si vives, le supplie si éloquemment de sacrifier encore deux minutes pour procurer à son fils l'agrément de faire sa connaissance et de le reconduire, que le jeune homme consent enfin.

Or, ce vieillard était un roué renard de la pire espèce qui servait d'hameçon pour attirer les étrangers dans ce coupe-gorge; car c'en était un en due forme. Ceci n'étonnera pas ceux qui savent qu'il y eut un temps où la police de Paris n'était pas la doublure de celle d'aujourd'hui.

Le jeune homme est donc introduit dans une pièce fort sombre par le vieux papa qui s'éloigne sous prétexte d'aller avertir son fils. Le fils tarde si longtemps que le jeune homme conçoit de sinistres soupçons. Il veut sortir,

mais fermée à l'extérieur, la porte résiste à ses efforts. En examinant bien l'appartement, il croit découvrir une petite porte secrète. Il l'ouvre prudemment, et voit avec horreur qu'elle donne sur un caveau où gisent des victimes humaines horriblement mutilées, des lambeaux d'habits ensanglantés, signes incontestables d'un repaire de brigands. Aussitôt toute l'horreur de sa position se dépeint à son esprit, mais il se souvient qu'il est enfant de Marie, et que tout récemment encore, il est entré dans sa Congrégation. Il implore donc avec amour et confiance l'aide de Marie et s'armant d'un poignard et de deux pistolets chargés qu'il trouve dans l'encolure de la porte secrète, il referme doucement celle-ci et attend qu'on vienne. Dix minutes d'angoisses se passent encore, lorsque tout à coup la porte principale s'ouvre pour laisser passage à un individu. Au même moment, le jeune homme le prévenant lui dit avec audace : Tais-toi, éconduis moi, marche devant moi, sinon... tu es mort ! L'assassin, voyant ses propres armes dans les mains d'un vigoureux jeune homme, comprit qu'il était devancé : aussi ne fit-il ni réplique ni résistance, mais précédant le jeune

homme il marcha tout droit jusqu'à la porte de la maison. Arrivé là, il jette un cri perçant pour appeler au secours, mais à l'instant une balle l'étend raide mort. Au bruit de la détonation, accourt précipitamment un autre assassin, armé d'une hâche, mais le jeune homme le prévient et le tue d'un second coup de pistolet. Presqu'au même instant paraissent au fond du couloir un troisième individu et le vieux coquin : ils étaient sans armes, mais s'avançaient abrités derrière une chaise que le vieillard portait en guise de bouclier. Craignant les chances d'une lutte inégale ; le jeune homme a la présence d'esprit de lancer sa hâche dans les jambes du vieux, qui tombe aussitôt, tandis que lui même s'élançe d'un bond sur le bandit désarmé et lui plante son poignard dans le cœur. Traînant alors le vieillard jusque près de la porte, il le somme de la lui ouvrir. A la vue du poignard, le malheureux ne se fait pas prier, il ouvre, et le jeune homme est sauvé.

Depuis lors il se fit un plaisir et un devoir de publier cette preuve éclatante de la protection de Marie.

HUITIÈME JOUR.

Douceur de la prière.

Il faut prier toujours et ne jamais cesser de prier, a dit le Sauveur : et pour nous amener à pratiquer ce précepte, Il a parfumé la prière d'une céleste douceur. Dans le bonheur et dans la joie, quel plus pressant besoin pour un chrétien que la gratitude ? Courir au bienfaiteur, baiser sa main généreuse, mettre toute son âme dans un regard et tout son cœur dans un *merci*, c'est comme un instant du Ciel, pour qui sait aimer. C'est le bonheur aussi de la prière, et d'autant plus doux, qu'il répond à un amour sans pareil, à des bienfaits sans mesure.

Prier est doux dans le malheur. Savez-vous qui a séché le plus de larmes, calmé le plus de douleurs, et guéri le plus de plaies

incurables? Le Crucifix. Lui seul a le secret d'adoucir la vie. En arrosant le pied de la croix, les pleurs font jaillir une source d'espérance; en contemplant Jésus souffrant, on oublie de souffrir. A l'ombre de la croix, au murmure de l'oraison, la douleur s'endort ou plutôt s'évapore et se mêle aux flots azurés que l'encens de la prière fait monter vers le Ciel.

Il est doux de prier dans la solitude.

Qu'est ce que la vie, sinon une suite d'adieux? Et qui ne connaît cette peine si féconde en longues tristesses, et qu'on nomme *l'absence*? Rien, comme la prière, ne console de l'absence, car dans l'entretien avec Dieu, elle procure une compensation céleste des privations que subit la nature abattue.

Il est doux de prier pour les autres.

Tant de soupirs meurent étouffés! Tant de besoins languissent inconnus! Tant de blasphèmes retentissent! Tant d'âmes se perdent! Comment méditer tout cela et ne pas prier! Le monde se demande ce que font derrière les murs du cloître ceux qui vont y cacher jeunesse, fortune, avenir? Mais ils y prient pour ceux qui ne prient pas; ils expient pour

les prévaricateurs ; ils obtiennent du Ciel, au pauvre du pain, à l'ouvrier du travail, au malade la santé, au jeune âge l'innocence, au crime le pardon. Ainsi le jour et la nuit, ils sont en priant, le tour des misères du monde, et sauvent le monde, pendant que l'ingrat les prend en pitié ou les outrage.

EXEMPLE.

Pendant la tourmente de 1789, un homme qui avait été jusque là l'honneur et la consolation de sa famille et de ses nombreux amis, foula aux pieds les devoirs les plus sacrés en s'en alla hurler avec les tigres qui inondaient Paris de sang et de larmes. Il s'y maria et eut un fils. Peu après, ayant perdu sa femme, il abandonna son jeune enfant, et roulant d'abîme en abîme, il aboutit finalement au bagne de Toulon.

Le pauvre orphelin fut recueilli par un voisin charitable. Comme il avait une jolie

petite voix, son père adoptif la lui fit cultiver.

Quelques années plus tard, il chantait le soprano au conservatoire de Paris.

Étant aux répétitions, peu avant le couronnement de Napoléon I, le jeune chanteur y fit la connaissance d'un autre enfant de son âge, qui était pieux et se faisait gloire d'aimer la Sainte Vierge. Un jour qu'ils se promenaient ensemble, ce dernier se découvrit pour saluer une statue de Marie. Que fais-tu là? demanda le premier? — Tiens, je salue Marie, notre bonne Mère: ça me semble tout naturel ça; mais pourquoi ne le fais-tu pas toi-même donc? — Mais, parceque c'est le premier mot que j'en entends; et puis qui m'en aurait parlé? ma mère est morte, dit-on, et mon farceur de père m'a secoué dans la rue. — Ah! c'est différent, mais viens chez ma mère, elle t'instruira et ne te laissera manquer de rien. — L'orphelin se laissa faire. La mère de son ami était une femme riche et vertueuse, qui avait le talent de placer ses bienfaits à propos. Elle découvrit chez le pauvre enfant un cœur d'or et une âme d'élite. Elle l'instruisit dans sa religion et fournit à tous ses besoins.

Doué des meilleures qualités, le jeune homme

fit des progrès rapides et se sentant appelé à un état plus saint, il entra dans la carrière ecclésiastique et devint prêtre.

Un jour, le préfet de police le fait avertir qu'un individu, que tout dit être son père, demande à le voir, au bagne de Toulon, où il est réduit à la dernière extrémité. Le jeune abbé part aussitôt avec son ami. Arrivé au bagne, celui-ci entre le premier chez le forçat, pour le préparer à la visite de son enfant, car le malheureux ignorait que son fils fut prêtre.

Enfin l'entrevue eut lieu. La rage et le désespoir du père contrastèrent singulièrement avec l'émotion et la douceur du prêtre. En vain celui-ci raconte à son père par quels moyens la providence a aplani pour lui les sentiers de la vie, en vain il lui représente qu'il est venu ménager à son père un dernier mais délicieux moment : il n'obtient que des blasphèmes. Et pourtant le prêtre avait levé journallement vers le ciel ses mains consacrées, pour implorer par l'intercession de Marie, refuge des pécheurs, la conversion de son malheureux père. En cette circonstance, il mit encore toute sa confiance en Marie, qui avait été pour lui même l'occasion de sa conversion, et après un

instant de silence, il dit avec bonté : Écoute, père, tu m'as appelé et me voici : il convient qu'à ton tour, tu me fasses un plaisir : Je ne te demande qu'une seule faveur, c'est de réciter avec moi un *Ave Maria* ! Le forçat y consent, à condition de n'être plus importuné après. Habitué au sarcasme et au blasphème, ses lèvres profèrent la sainte prière depuis longtemps oubliée. Mais l'heure de la grâce avait sonné. Arrivé à ces mots : *priez pour nous, pauvres pécheurs*, il éclate en sanglots, il supplie son fils de lui pardonner et de l'absoudre. Le prêtre, penché sur le chevet du moribond, reçoit l'aveu pénible d'une coupable existence, et avec la grâce du sacrement, il fait descendre le pardon et le calme dans le cœur repentant de son père, en échange de la bénédiction paternelle qu'il reçoit pour la première fois.

NEUVIÈME JOUR.

Efficacité de la Prière.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre, un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le Ciel ; et, quand vous regardez le Ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : « A quoi bon prier ?
» Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter
» de si chétives créatures. »

Et qui donc a fait ces créatures chétives ?
Qui leur a donné le sentiment, la pensée, et la
parole, si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour
les délaisser ensuite et les repousser loin de
lui ?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans
son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blas-
phème Dieu.

Il en est qui disent : A quoi bon prier ? Dieu
ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous
avons besoin ?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez
besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous
le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre
premier besoin, et prier Dieu, c'est commen-
cer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils :
faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais
une parole de demande et d'actions de grâces
pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils crai-
gnent, ou quand ils ont faim, ils poussent des

cris plaintifs : ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc, dans la création, le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brulants qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

L.....

EXEMPLE.

Pendant la révolution française de 1789, il y avait à Paris une jeune femme qui bien qu'elle fût mariée à un homme brutal et impie, n'avait jamais déposé les sentiments religieux de sa première éducation. Elle professait

pour la Sainte Vierge un culte filial. Les fréquentes émotions que lui donnaient ces jours d'horreur, les mauvais traitements de son bourreau de mari altérèrent sa chétive santé au point de la réduire à l'extrémité.

Mille fois plus que la mort, elle craignait la privation des consolations suprêmes que les Saints Sacraments prodiguent aux mourants. Se sentant éteindre elle mit toute sa confiance en Marie, le *secours des chrétiens* et la *santé des infirmes*, lui répétant avec foi : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort!*

Une voisine qui la soignait, lui dit qu'elle connaissait un prêtre qui exerçait en cachette le saint ministère, et qu'elle tenterait de le trouver.

C'était le Père Maxime de Bussy. Le jésuite arriva en effet. Un déguisement complet le déroba aux soupçons les plus exercés. Comme pour mieux faire éclater son intervention, la Providence avait permis que précisément ce jour là il y eut une orgie dans la maison de ce jacobin. Une réunion de révolutionnaires buvaient, chantaient, tapageaient au rez-de-chaussée, tandis qu'au premier gisait la malade

et qu'elle y recevait les secours spirituels de la main proscrite d'un prêtre catholique.

Tout alla bien jusqu'au moment où le ministre de Dieu, se trouvant debout devant le chevet de la mourante, tenait élevée la Sainte Hostie et prononçait ces paroles : *Ecce Agnus Dei !* Car le jacobin , ayant besoin de monter à cette chambre, y entre par hasard à ce moment solennel. Blême d'étonnement et de colère, il allait probablement faire expier à Dieu cette violation de domicile, lorsque le Père de Bussy, sans se déconcerter, lui dit avec majesté et confiance : A genoux, impie, adore ton Dieu ! A ces mots, le jacobin atterré, se découvre, s'agenouille, et ne sort de sa stupeur que longtemps après le départ du prêtre.

DIXIÈME JOUR.

Notre Père.

I.

Puisqu'il faut prier toujours et ne jamais se lasser de prier, joignons nous aux apôtres pour dire au Sauveur : *Seigneur, enseignez nous la prière* (LUC. XI, 1.)

Et le bon Maître nous répondra comme à ses disciples : *Récitez le Notre Père.*

Arrêtons-nous aujourd'hui à cette première parole.

Un grand saint disait : tout l'Évangile est dans l'oraison dominicale. Ne pourrions nous pas ajouter que toute l'oraison dominicale, et par conséquent tout l'Évangile est dans ce premier mot : *Notre Père?*

Voyez-y d'abord se révéler la divinité de Jésus-Christ.

Au pied du Sinai, la religion ancienne avait appris à dire : Dieu très-haut ! Maître souverain ! Le Fils unique de Dieu descend du Ciel pour enseigner la prière aux hommes et Il leur apprend à dire : *Père* ! Il le pouvait, Lui, Il le devait; mais quel autre l'eut osé ?

Admirez ensuite le caractère nouveau de l'alliance qu'Il vient établir entre Dieu et l'homme : Un père au Ciel, des enfants sur la terre. Comme tout est changé par là ! Autrefois quand Dieu faisait entendre sa voix, c'était : je suis Jéhova, le Seigneur, Dieu des armées; tremble à l'approche de mon sanctuaire ! Et maintenant Il dit : Je suis le bon Pasteur ; donnez-moi donc votre cœur, mon enfant !

Dieu est le père de tout ce qui existe. *Tout a été fait par Lui, et sans Lui rien ne s'est fait de tout ce qui existe, car en Lui était la vie.* (JEAN, 1.) *Aussi c'est de Lui que nous tenons la vie, le mouvement et l'existence.* (ACT. XVII, 18.) A chaque minute Il renouvelle la vie de toute créature et s'Il cessait un instant cette création continuelle, tout serait replongé dans la mort du néant.

Que tout ce qui respire loue le Seigneur (PS. 150) mais nous surtout, qui l'appelons Notre Père.

EXEMPLE.

Un jour le Père Maxime de Bussy, se trouvant seul à la sacristie après avoir célébré la Sainte Messe, vit entrer un jeune homme qui vint droit à lui et lui dit résolument en lui montrant deux pistolets : Père, tu as fait servir ton ministère pour mon malheur, car tu m'as enlevé le seul être qui m'attachait à la vie : tu mourras de ma main, et je meurs après toi. — Je suis à vous, Monsieur, lui répondit le Jésuite, pourtant veuillez me permettre de réciter une dernière fois le *Notre Père*. Aussitôt il en récita le premier mot lentement et à plusieurs reprises. Puis s'adressant à son meurtrier avec autorité et confiance : A genoux, lui dit il, pauvre jeune homme, et confesse toi. Le jeune homme obéit : il avait entrevu la touchante signification de cette parole : *Notre Père*; il était converti.

ONZIÈME JOUR.

Notre Père.

II.

Si toute paternité procède de Dieu, Il est surtout le Père de l'homme, Il est *Notre Père!*

Pourquoi l'homme est-il si grand et si noble? Pourquoi l'image divine est-elle empreinte sur son front, gravée dans son intelligence, burinée dans son cœur? Pourquoi ses mains portent-elles un sceptre dont l'ombre se projette sur la nature entière? Pourquoi les princes du Ciel, les esprits angéliques escortent-ils respectueusement l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe? Pourquoi l'homme éprouve-t-il le besoin de l'infini? Pourquoi?

Parceque Dieu est son Père!

Pourquoi, plus heureux que l'ange, l'homme prévaricateur rencontre-t-il une main qui le relève et lui pardonne ? Pourquoi a-t-on vu Dieu lui-même, épris d'un amour obstiné pour cet homme déchu, descendre du Ciel, revêtir la chair de l'homme et se faire son otage ? Pourquoi ?

Parceque Dieu est son Père !

Pourquoi le calvaire et la croix ? Pourquoi le baptême qui recrée l'homme déchu ? Pourquoi la confession qui le réhabilite ? Pourquoi la communion qui le divinise ! Pourquoi ?

Parceque Dieu est un Père !

Enfin pourquoi le Ciel ? Pourquoi l'enfer ?

Parceque Dieu est notre Père, et qu'Il nous a tant aimés. Le Paradis c'est l'amour paternel qui récompense. L'enfer, c'est l'amour paternel trop longtemps méprisé, qui se venge.

Quelle source intarissable de suavité pour le cœur que ce doux nom de Père !

Avez-vous le bonheur de posséder un père chéri, une mère adorée ? remerciez votre Père qui est au Ciel, car Il vous donna le vôtre sur la terre, et n'oubliez pas que le cœur de votre mère a été formé, inspiré, enrichi d'amour par votre Père qui est au Ciel.

EXEMPLE.

Deux jeunes lévites du séminaire de Kouy-Tcheou en Chine furent arrêtés au mois de juin 1861, par ordre du mandarin et jetés dans une prison où l'humidité et l'infection du lieu, jointes à des privations de tout genre, les réduisirent bientôt à l'état de squelettes. Touché de compassion, un de leurs gardes leur facilita les moyens de correspondre avec leur évêque, Mgr. Fauric. Dans un de leurs billets, crayonné la nuit pendant le sommeil de leurs gardiens et adressé à l'évêque, ils disaient : « Monseigneur, Nous avons reçu » hier la lettre de Votre Grandeur, qui nous a » causé une grande joie. Nous sommes plus » que jamais fortifiés par les paroles de foi » sorties de votre cœur..... On ne permet à » personne de nous aborder. La vieille et » pieuse domestique du séminaire est toujours

» aux aguels, pour nous apporter des secours,
» mais elle n'y réussit guère. Les soldats re-
» çoivent ses provisions, mais ils les dévorent
» et nous laissent pâtir de la faim.

» C'est encore là le moindre de nos maux
» Nous sommes harcelés du matin au soir, au
» moins dix fois par jour, par les interroga-
» toires les plus insidieux. On veut absolument
» nous faire apostasier. Tout récemment, un
» mandarin subalterne vint en pleurant s'as-
» seoir près de nous dans la prison. — Je vou-
» drais vous sauver, dit-il, mais je ne le puis
» malgré vous. Songez donc que maintenant
» il n'y a peut être plus un seul chrétien dans
» toute la province. L'église de la métropole
» est détruite; le séminaire a été rasé; l'évêque
» et les missionnaires ont été décapités avec
» tous leurs fidèles, et l'on traque en ce mo-
» ment les rares néophytes qui ont pu échapper
» au massacre. Si vous voulez renoncer à votre
» religion, je puis encore vous sauver. Nous
» avons répondu : Ce n'est ni pour l'église de
» la métropole, ni pour l'évêque, ni pour les
» néophytes que nous sommes chrétiens : c'est
» pour nous, et pour Dieu. Le reste passe,
» mais Dieu subsiste éternellement : c'est

» pourquoi nous resterons fidèles à *Notre Père*.
» — Dans ce cas, on vous coupera la tête. —
» Nous mourrons pour *Notre Père*. — Signez
» au moins ce papier : personne n'en saura
» rien. Nous jetâmes un coup d'œil sur la
» feuille qu'il nous présentait; c'était un acte
» d'apostasie. Nous répondimes : Notre tête
» roulera sur le pavé, avant que notre main
» signe que nous sommes traîtres à *Notre Père*.
» — Eh bien, vous serez exécutés demain
» matin..... »

Ces généreux confesseurs de la Foi furent martyrisés le 29 Juillet 1861.

DOUZIÈME JOUR.



Notre Père.

III.

Mes paroles sont esprit et vie, disait Notre Seigneur : et en effet pour un cœur qui médite, la plus simple et la plus petite parole de Dieu se fait lumineuse et féconde. Un iota recouvre des trésors.

Ainsi, dans l'oraison dominicale, pourquoi dire *Notre Père*, et non pas *Mon Père* ? *Mon Père* est un cri bien tendre, oui, mais solitaire, c'est l'accent d'une prière isolée ; *Notre Père*, non moins cordial, est plus large. *Mon Père*, c'est une âme qui parle ; *Notre Père*, c'est une famille qui prie. Or, voilà une sainte et douce chose que Dieu ne veut pas nous laisser oublier un instant.

Nous formons une famille, tous égaux devant Dieu, frères entre nous, frères de nature et d'origine, frères en Jésus-Christ, frères dans le voyage, frères dans la patrie céleste vers laquelle nous tendons. Ce *Notre* est donc là comme une devise d'égalité et de fraternité. Écrite au front de l'Évangile, comme dans les besoins de notre cœur, nous la retrouvons au premier mot de la grande prière. Dilatons donc nos âmes en la redisant. Riche de la terre, ouvre ton cœur et délie ta bourse pour le pauvre, qui t'implore en murmurant *Notre Père!* Tous, aimons nous mutuellement, puisque nous invoquons un seul et même Père qui a placé la charité fraternelle comme l'immanquable signe qui doit distinguer ses enfants.

EXEMPLE.

Le bienheureux Pierre Claver, missionnaire de la Compagnie de Jésus et surnommé l'apôtre de Carthagène, s'était exclusivement dévoué au service des nègres et des esclaves. Dès trois

heures du matin, il siégeait pour eux au confessionnal; après eux, il entendait les pauvres et les enfants. Si des riches, avides de profiter de ses conseils se présentaient dans la foule, il tâchait de les renvoyer avec douceur, disant aux messieurs qu'ils trouveraient bien quelque autre confesseur, et faisant entendre aux dames que son confessionnal, toujours occupé par des esclaves; était trop étroit et trop malpropre pour l'élégante ampleur de leurs robes et qu'il ne pouvait y entrer que de pauvres négresses.

TREIZIÈME JOUR.

Père, qui êtes aux Cieux.

I.

Sans doute notre Père est partout; son nom divin brille au front de toute créature; si je descends dans l'abîme il est là; si m'élevant sur l'aile rapide de l'aurore, je franchis les mers, c'est sa main qui m'y conduit; si je m'enfonce dans les ténèbres de la nuit, c'est Lui qui la dépouille de ses voiles, pour l'habiller de lumière. Oui, tout est rempli de sa divine présence, mais aux Cieux, plus qu'ailleurs, habite son amour. « Chose merveilleuse, dit Saint Augustin, ici-bas on n'hérite que d'un père défunt, mais nous, nous hériterons de Notre Père vivant, parceque Notre Père ne saurait mourir. Je dis plus : Notre Père sera lui-même notre héritage. »

Salut ! sainte patrie, doux pays qu'habite

Notre Père; foyer béni et si ardemment désiré, où déjà nos frères aînés sont allés se reposer du voyage, et s'asseoir dans la paix du bonheur. Combien ta pensée remonte mon cœur ! Comme un regard vers toi fait du bien à mon âme.

Quand le clinquant d'un faux bonheur vient solliciter mes yeux et tenter mes désirs, beau Ciel, séjour de *Notre Père*, je te regarde, et combien alors la terre me semble vile et boueuse ! Comme aux rayons dorés du soleil levant s'enfuient les pâles et incertaines lueurs du crépuscule, ainsi passent devant le Ciel les petites grandeurs, les pauvres richesses et les tristes plaisirs d'ici-bas.

Assis sur les bords d'un fleuve qui arrosait la terre d'exil, les fils d'Israël suspendaient leurs cythares muettes aux branches des saules, et pleuraient tournés vers Jérusalem.

Et moi, quand mon exil se fait dur et le pain de l'étranger trop amer, quand mon âme haletante plie sous l'ennuyeux fardeau de cette longue agonie qu'on appelle la vie, alors je lève mes yeux humides vers le Ciel, vers le séjour de *Notre Père* et je me sens moins souffrir, et je ne vois plus mes larmes tomber sur mon pain d'exil, mais elles montent vers le Ciel, aspirées par le cœur de *Notre Père*.

Et puis, comme le matelot oublie ses fatigues en voyant poindre le rivage, comme le soldat s'élançe au combat que couronne la victoire, ainsi je marche appuyé sur mon espérance. Si le travail me fait peur, la récompense m'encourage: et alors sans jamais regarder en arrière j'avance joyeux vers le pôle enchanteur de mon âme ; j'aime et partant j'ignore la peine, ou s'il y en a une, elle me devient aimable.

EXEMPLE.

L'impie Antiochus persécutait les Juifs et voulait les forcer à transgresser leur loi. Un jour sept frères furent amenés devant lui avec leur mère, et il leur intima l'ordre d'enfreindre la loi juive. Tous protestèrent qu'ils resteraient fidèles à leur religion et à ses antiques prescriptions. Alors le roi fit tourmenter l'aîné devant sa mère et ses frères pour les effrayer par l'horreur du supplice et les amener à apostasier. Déjà six athlètes avaient triomphé de la perfidie d'Antiochus, et laissant à leur na-

tion l'exemple du plus noble courage, ils avaient ceint la couronne des martyrs. Restait le plus jeune que la mort héroïque de ses frères semblait confirmer dans l'amour du devoir. Le tyran tâcha de le gagner par les promesses les plus séduisantes, mais ses paroles n'excitèrent chez le jeune homme que le mépris du bourreau et l'horreur de l'apostasie. Alors le roi eut recours au cœur de la mère. Il la supplia d'engager son fils à lui obéir. Elle le lui promit. Mais la mère des Machabées était la mère de six martyrs. Se tournant vers le jeune homme : Mon fils, lui dit-elle, souviens-toi de l'amour et des tendres soins de ta mère, et en cette heure solennelle, pour que tu saches ce que tu as à choisir, je t'en supplie, regarde le Ciel.

Et le jeune Machabée mourut martyr!

Et pour compléter le sacrifice, cette noble et digne mère, immolée la dernière sur les cadavres mutilés des sept martyrs, alla rejoindre au Ciel ses enfants, qui l'y attendaient.

QUATORZIÈME JOUR.

Père, votre nom soit sanctifié !

I.

L'oraison dominicale ou la prière du Seigneur paraît d'abord toute simple comme le langage d'un jeune et innocent écolier, mais voilà que dès les premières paroles elle s'élève dans les Cieux et devient mystérieuse comme le Nom qu'elle invoque.

Le Nom de Dieu n'est-il pas trois fois saint ?

Un cantique éternel retentit dans les Cieux pour chanter la triple sainteté du Nom de Notre Père. Vous êtes Saint, dit le Ciel, Vous êtes saint, répond la terre, Vous êtes saint, hurle l'abîme infernal : et au saint Nom de Dieu, tout genou fléchit au Ciel, sur la terre et en enfer.

Comment donc, pauvres enfants d'un Père aussi saint, le sanctifierons-nous ?

L'enseignement que renferme cette prière est admirable.

En effet en toutes choses nous songeons d'abord à nous, et Dieu a voulu qu'au moins en Le priant, notre première parole fût toute pour Lui, que notre cœur commençât par souhaiter la gloire de son Nom, et que nous voulussions *son* bien avant de désirer le nôtre. Tel est en effet le désintéressement de l'amour, quand l'amour est véritable.

Et maintenant *sanctifier le Nom de Dieu*, c'est le connaître, l'aimer, l'honorer d'abord en nous-mêmes, et puis dilater autour de nous cette connaissance et cet amour.

En commençant notre prière, nous disons : *Notre Père!* Or c'est bien le moins qu'un enfant connaisse le nom de son père, qu'il l'aime et l'honore toujours. Pourtant, connaissons-nous le Nom de Dieu? Que dit-il à notre oreille? Que dit-il à notre cœur? Souvent il a effleuré nos lèvres, était-il alors un vain mot de routine ou l'écho de notre âme? Que nous révèle-t-il de Dieu? Savons-nous bien qui Il est, où Il habite, ce qu'Il fait pour nous, ce qu'Il nous a promis, ce que nous Lui devons? Y pensons-nous parfois? Et si nous l'oublions,

comment osons-nous redire son Nom, le Nom de notre Père, comme celui d'un étranger ?

Sous la loi antique, Dieu comptait des enfants qui comprenaient son Nom. Quand ils l'entendaient prononcer, leur front découvert s'inclinait. Quand le Nom de Dieu venait sur leurs lèvres, leur voix tremblait d'émotion, et au milieu de leurs peines, le Nom de Dieu était une rosée pour leur âme, et leur plus doux bonheur était de redire : Mon Dieu !

Quelque parfaite que soit cette voie, quelque haute qu'elle semble pour notre faiblesse, pourtant qui de nous ne voudrait *sanctifier le nom* de notre Père ?

Eh bien ! que du moins le Nom de Dieu nous soit cher comme le nom d'un père et d'une mère ! Soyons fiers de le porter sur notre front, car en nous créant, le doigt de Dieu l'y a buriné, en nous régénérant, le sang de Dieu l'y a écrit de nouveau ; et voilà ce qui fait notre grandeur. Parce que l'homme porte ce nom, il est le roi du monde, et la nature s'incline respectueusement devant lui, parce qu'elle le voit marqué du nom de son Auteur. Soyons donc heureux de ce nom que nous envie le Ciel. Il est des lâches qui s'abaissent jusqu'à

en rougir ; d'autres ne le portent que pour le déshonorer. Ne nous joignons pas à eux, mais étant les enfants de la lumière marchons à la lueur de ce nom glorieux. Alors nos sentiments, nos paroles, nos actions seront dignes de Dieu ; alors nous ne ferons pas mentir le sang divin qui coule dans nos veines, et parce que Dieu est Saint, nous seront saints aussi pour *sanctifier son nom*.

EXEMPLE.

L'apôtre des Gentils, dans ses admirables épîtres, se plaît à répéter une infinité de fois le saint Nom de Jésus. Condamné à mort pour la Foi chrétienne il fut décapité à Rome. Quand le bourreau lui eut tranché la tête, comme elle roulait sur le sable, elle prononça encore une dernière fois, mais distinctement, le saint Nom de Jésus, à la grande admiration des nombreux témoins de son martyre.

QUINZIÈME JOUR.

Père, votre Nom soit sanctifié !

II.

Il nous faut concourir à la sanctification du saint Nom de Dieu. Si jusqu'ici nous n'avons travaillé que faiblement à le sanctifier, pouvons-nous nous borner à des regrets tardifs ? *Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?* Certes que non. Jetons les yeux au Ciel. C'est bien là que le Nom de Dieu est sanctifié nuit et jour. Si nous aimons Dieu, cette pensée nous réjouira ; souvent nos yeux se plairont à chercher dans le céleste repos la place, déjà marquée de notre nom, d'où retentira un jour notre voix se mêlant à celle des élus qui chantent la sainteté divine. Notre voix montera de cette terre pour s'unir aux chœurs célestes, et les soupirs des enfants exilés frapperont l'o-

reille de Dieu, harmonieux et suaves comme les chants de ses Élus.

Du haut du Ciel, où nous porte notre pensée, promenons ensuite nos regards sur l'univers entier. L'univers nous apparaîtra comme un temple où brille le Nom de Dieu, magnifiquement glorifié. L'herbe des vallons et le cèdre du Liban le bénissent; l'insecte, le bourdonne et le lion le rugit; l'oiseau le gazouille dans le feuillage et la foudre le gronde en sillonnant la nue;

*Le jour le raconte au jour,
La nuit le redit à la nuit;*

chaque rayon du soleil, chaque grain de poussière, chaque goutte de rosée, chaque flot de l'océan, chaque brin de mousse, chaque fleur qui éclot, chaque feuille qui tombe, tout porte l'empreinte du Saint Nom de Dieu.

A ce spectacle, tarderions-nous de joindre notre voix au cantique universel de la nature reconnaissante ? Souvenons-nous que Notre Père qui est aux Cieux, ne nous a placés au centre de ces harmonies que pour les faire monter vers Lui. Imitons les trois jeunes gens qui, jetés dans la fournaise ardente invitaient

les éléments à glorifier le Seigneur, et chantaient : Feux et neiges, vents et rosée, bénissez le Seigneur !

Combien d'âmes, assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, ignorent le Saint Nom de Dieu ! Si nous avons à cœur de le sanctifier, nous appellerons de tout cœur la lumière qui doit éclairer ces âmes délaissées, et en faisant partie de l'œuvre de la Propagation de la Foi, nous donnerons volontiers notre obole aux anges qui franchissent les mers pour leur porter la lumière de l'Évangile.

Mais parmi ceux à qui Dieu s'est révélé, que d'ingrats qui L'oublient ! A cette pensée, les Saints pleuraient et soupiraient : Dieu n'est pas connu ! Dieu n'est pas aimé ! Et ils allaient proclamant ses perfections afin de sanctifier son Nom. Et nous maintenant, si une vocation spéciale ne nous a pas rangés parmi les apôtres de sa gloire n'épargnons ni l'efficace de la prière, ni l'entrain de l'exemple, ni l'influence de notre position, pour amener des âmes à connaître Dieu, à Le connaître d'avantage et *sanctifier son Nom.*

EXEMPLE.

L'Église du Japon, par la fermeté de ses martyrs a renouvelé, dans ces derniers siècles la gloire des héros de l'Église naissante.

Une famille chrétienne se composait du père, de la mère et d'un jeune enfant de dix ans. Un prince idolâtre fit mander le père et lui enjoignit d'apostasier. Excusez, mon prince, répondit le chrétien, je ne renierai pas le Nom de Dieu que je suis loin de pouvoir glorifier autant que je le voudrais. Le prince le congédia, mais le lendemain il lui dépêcha l'ordre d'envoyer son fils unique à la cour, pour lui faire perdre ou la foi ou la vie. Grande fut la douleur du père, indicible la douleur de la mère, lorsqu'ils se virent arracher leur enfant unique dans un âge si tendre, pour le voir marcher à la mort, ou, ce qui leur semblait mille fois pire, à l'apostasie. Ils le couvrirent

de larmes et de baisers et le supplièrent de profiter de la grâce d'en haut pour sanctifier le Nom de son Dieu. L'enfant partit.

Deux jours après, le messager royal vint annoncer au père que son fils, rebelle aux injonctions du prince avait payé de sa vie son insultante opiniâtreté. Il lui ordonna de lui envoyer encore sa femme pour être traitée comme son fils, si lui même persistait dans la religion chrétienne.

Le généreux Japonais répondit qu'il ne manquait plus à son bonheur, que de pouvoir à son tour glorifier le Nom de Dieu, en mêlant son sang à celui de sa femme et de son fils. Fortifiés par l'espérance de se revoir bientôt au Ciel, les courageux époux, s'arrachant des bras l'un de l'autre, se dirent le dernier adieu.

Enfin, après quelques jours, le prince envoya un nouveau message au chrétien pour lui mander que sa femme avait eu la tête coupée, et qu'il demandait la sienne, s'il n'apostasiait sur l'heure. Le Japonais répondit que pour le coup aucune nouvelle ne pouvait lui être plus agréable; qu'étant déjà mort deux fois dans la personne de son fils et de sa femme, il mourrait volontiers une troisième, pour chanter éter-

nellement en famille le Nom de Dieu qu'ils auraient confessé par le martyre.

Arrivé au palais, il fut conduit devant le prince. Étonné de la résolution de ce chrétien, le prince tenta de nouveau d'ébranler sa foi. Il employa les prières, les menaces : il mit sous ses yeux tout l'appareil des tourments, mais voyant que rien au monde ne pouvait ébranler sa constance, il changea tout-à-coup de personnage, et donnant des ordres, il fit venir la femme et le fils du chrétien et les lui présenta pleins de vie. Vous avez, leur dit-il, voulu glorifier le Nom de votre Dieu, en mourant : allez et glorifiez le désormais en vivant dans les nobles sentiments que sa religion a su vous inspirer.

SEIZIÈME JOUR.

Père, que votre règne arrive !

Celui qui règne dans les Cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance; Celui qui seul se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner quand il Lui plait de grandes et terribles leçons... parut un jour devant Pilate. Le gouverneur romain Lui demanda : *Es-tu roi?* Oui, répondit l'Homme-Dieu, *Je suis roi : mais mon royaume n'est pas de ce monde.* Que César ne redoute pas mes droits et ma puissance; qu'il règne sur Rome et sur le monde qui se courbe devant elle ; à lui la pourpre, et le tribut et les armées : Je ne viens régner, moi, que sur les âmes.

Une triple couronne ceint sur le front divin de Jésus-Christ. Comme notre Seigneur Il

régit les âmes; comme Pontife suprême. Il gouverne l'Eglise; comme Roi des siècles Il règne dans l'Éternité.

I.

Interrogé par le gouverneur romain sur sa qualité de roi, le Sauveur fit entendre qu'Il ne prétendait régner que sur les âmes.

Tel est en effet le doux empire que Notre Seigneur est venu fonder par tant de travaux et de sang. N'est-il pas juste que nous demandions, qu'Il l'établisse sur nous d'abord, par sa grâce et son amour ?

Heureuse l'âme en qui règne Dieu !

Heureuse l'enfance

Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

Rien de plus grand, de plus noble que le service de Dieu, puisque *Le servir c'est régner.*

Rien de meilleur, ni de plus agréable. *Il est excellent pour l'homme d'avoir porté ce joug dès sa jeunesse.* (JÉRÉM.) Car le Sauveur lui-même témoigne que son joug est suave et son fardeau léger. Un bon roi, c'est un père qui compte autant d'enfants qu'il a des sujets.

Il est heureux de leur bonheur; il n'a de regards que pour veiller sur leurs besoins; d'oreilles que pour écouter leurs vœux; de puissance que pour leur faire du bien; de cœur que pour les aimer; de vie que pour la dévouer à son peuple.

Tel, et mille fois meilleur, est le Roi des âmes. Témoins ses fidèles serviteurs, qui éprouvent chaque jour la douce vérité de la parole du divin Roi : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par dessus le marché.* (LUC. XII, 31.) L'homme ici-bas n'a que le choix de son maître. S'il n'est le sujet de Dieu, il est l'esclave de ses passions. Ou donner une obéissance libre, noble, filiale aux lois si justes, si bonnes, si douces du Seigneur, ou bien, courber la tête sous le joug d'autant de maîtres qu'il y a de mauvais penchants dans notre nature; telle est pour nous l'alternative.

Avez-vous jamais considéré l'homme qui refuse de servir Dieu? Il proclame qu'il ne veut pas de maître, que son Dieu, c'est sa liberté; mais voyez le sacrifier son bonheur, son repos, sa vie parfois, et presque toujours son éternité en échange d'une jouissance pas-

sagère, d'une gloriole éphémère, d'un pompeux rien.

Un autre pousse aussi le cri de *vive la liberté!* et menteur à lui-même, il se courbe en tremblant devant les audacieux impies qui lui défendent d'être bon sous peine de se l'entendre reprocher.

La vraie liberté est l'apanage des loyaux serviteurs de Dieu. Ainsi que la joie, la paix, le bonheur, *là est la liberté ou souffle l'esprit de Dieu.* (II COR. III.) Et celui là seul est libre qui peut dire :

Je crains Dieu, ... et n'ai point d'autre crainte.

EXEMPLE.

Louis XIV récitait régulièrement le chapelet. Un jour le Père Delarue, de la Compagnie de Jésus, le trouva occupé à ce pieux exercice. Je félicite Votre Majesté, dit-il au roi, de pratiquer une dévotion qu'on ne croirait guère

familière aux monarques. — Est-ce que les princes, reprit le roi, ont moins besoin que les autres hommes du secours du Ciel? Et puis-je mieux attirer les faveurs de Dieu sur mon royaume et ma personne, qu'en demandant à la Reine du Ciel que son divin Fils règne par sa grâce dans le cœur des Français et du roi qui doit les gouverner?

DIXSEPTIÈME JOUR.

Père, que votre règne arrive !

II.

Le Royaume de Dieu, c'est encore l'Église. Épouse de Jésus-Christ, l'Église est notre Mère, depuis que notre vie s'est épanouie dans sa lumière. Entre les bras de cette Mère incomparable nous recevons les instructions sages et infaillibles qui dirigent nos pas vers la céleste patrie. Il n'est donc aucun bienfait que l'on puisse comparer à notre sainte vocation à la Foi. Mais tandis que nous jouissons sans mesure des intarissables bienfaits de la meilleure des mères, il est tant d'âmes moins heureuses, qui errent exilées hors de cette famille privilégiée. Donc en redisant : *Père, que votre règne arrive!* souhaitons ardemment que le

royaume de Dieu recule journellement ses frontières; appelons de tous nos vœux la propagation de la Foi; demandons que le Soleil de justice, qui avec ses rayons répand la vérité et la vie, aille visiter les plages où s'étend l'ombre de la mort.

Et dans les pays civilisés, la lumière luit au milieu des ténèbres, sans que pourtant les ténèbres la comprennent. Il est des enfants dénaturés, qui font gémir l'Église leur Mère. Aveuglés par les passions, ou poussés par l'esprit du mal ils font verser à l'Épouse de Jesus-Christ des larmes amères, et portent à son cœur maternel des plaies si douloureuses qu'il lui faut les immuables promesses d'en haut pour consolider ses espérances et soutenir le courage de ses enfants restés fidèles. C'est pour eux aussi que parlera notre prière, quand nous dirons avec foi : *Père, que votre règne arrive!* nous nous souviendrons donc de tous les *enfants prodigues* de notre Mère l'Église, en demandant à son divin Chef que partout le monde il n'y ait qu'un Dieu, une Foi, un Baptême; un roi et un peuple; un pasteur et un troupeau; une Mère, avec un Père qui est au Ciel et des frères qui s'entr'aiment sur la terre.

EXEMPLE.

Lorsque Saint Grégoire le Thaumaturge se trouva étendu sur son lit de mort, il demanda combien il restait encore de payens dans sa ville épiscopale de Néocésarée? Dixsept, lui dit-on. Merci, mon Dieu, reprit l'évêque, car au début de mon administration il n'y avait en ville que dixsept chrétiens!

Saint François de Sales travailla si généreusement à propager le règne de Dieu qu'il fit rentrer soixante-douze mille hérétiques dans le giron de l'Église.

Souvent l'apôtre des Indes et du Japon, l'incomparable François Xavier ne pouvait plus lever les bras d'épuisement et de fatigue, après avoir baptisé de sa main des milliers d'idolâtres.

Le bienheureux Pierre Claver s'occupait depuis trois heures du matin jusqu'au soir à

évangéliser les Nègres dans leurs loges et dans leurs plantations. Chaque soir il revenait épuisé de fatigue et de faiblesse, et pourtant il conjurait le portier de n'avertir que lui, si pendant la nuit, on venait du dehors réclamer un confesseur. Laissez reposer mes confrères, disait-il, ils en ont besoin, car ils travaillent, mais moi qui ne fais rien, je dois me rendre utile. La porte de sa chambre était près de la sonnette, et comme il passait la plus grande partie de la nuit en prières et tout habillé, il descendait au premier coup de la sonnette, pour se mettre à la disposition de ceux qui venaient réclamer l'assistance d'un prêtre.

DIXHUITIÈME JOUR.

Père, que votre règne arrive !

III.

Si le règne de Dieu commence dans le temps, il s'accomplit dans l'éternité.

Dieu règne toujours, mais dans l'éternité, Il est véritablement Roi. Une double couronne orne son front divin : couronne d'amour, couronne de justice.

Ici-bas quelques-uns semblent se soustraire à son sceptre : ils disent : *Nous avons péché et quel mal nous en est-il arrivé ?* (ECCLI V. 8.) Patience ! Au seuil de l'éternité, les attend une main : bon gré, mal gré, il leur faudra venir là courber la tête, si fière qu'ils l'aient portée

sur la terre, et plier le genou devant le Roi des siècles. Là, ceux qui passaient devant la Croix, et comme les Juifs souriaient du Crucifié qu'on disait être *leur Roi*, retrouveront avec épouvante, ce titre royal, écrit en lettres de feu sur cette même croix rougie du sang divin. Devant ce même trône, il leur faudra venir rendre compte de leurs œuvres et répondre d'une vie dépensée autre part qu'au service du Roi des siècles.

Malheur à qui ne veut pas maintenant que Dieu règne dans son cœur ! Malheur à l'insensé qui dispute un pied de terrain à l'Épouse militante du Dieu des armées ! car un jour Il viendra régner en juge souverain.

Et moi maintenant qui dis journellement : *Que votre règne arrive !* n'ai-je pas à craindre qu'il n'arrive en effet ? Mes pensées, mes désirs, mes œuvres de chaque jour ne sont-elles pas devant Dieu comme un peuple indocile ? A l'œuvre donc,

Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes,
et alors je pourrai attendre avec confiance que le règne arrive de *Celui* qui doit régner éternellement.

EXEMPLE.

Un jour, un jeune gentilhomme passant par la ville de Puy y rendit visite à Saint François Régis, missionnaire de la Compagnie de Jésus. Après les compliments d'usage, il lui raconta qu'il allait à Valence pour y être reçu docteur en droit. Il ajouta qu'il était sur le point de s'établir, qu'on lui présentait un parti considérable et que l'affaire devait se conclure sous peu. Ce jeune homme était bien fait, il pétillait d'esprit et venait d'achever de brillantes études. Ses talents naturels, cultivés avec soin, semblaient lui promettre une riante fortune ; le mariage avantageux qu'il était sur le point de contracter, et qui devait lui apporter de grands biens, flattait son ambition. Saint Régis le voyant si infatué des biens périssables de ce monde lui dit qu'il ne pouvait manquer de le féliciter du riant horizon qui l'entourait ; mais, lui dit-il, après vos examens et votre mariage, que comptez-vous faire ? Mais jouir de la vie de famille, reprit le jeune homme. — Et puis ?

demanda le Père. — Et puis, je ne sais trop, je ferai comme un autre, je tacherai de laisser à mes enfants de quoi vivre, et je mourrai. — Et puis? dit encore le Saint homme. — Ah mon Père, répondit le visiteur poussé à bout de réplique, ne suffit-il pas que sur cette terre, je fasse mon chemin et que j'y prépare celui de mes enfants? — Non, reprit l'homme de Dieu, mais il faut avant tout chercher à établir le royaume de Dieu en vous, pendant le peu d'années qu'il reste vous à vivre, afin que vous ayez lieu de partager un jour l'impérissable gloire du Roi des Siècles. Le seul repos du Ciel n'est pas sujet aux vicissitudes qui sont l'inséparable cortège du bonheur de la terre, parce que ce repos est garanti par un Roi dont l'empire est sans fin.

Frappé de ces paroles, le jeune homme y réfléchit sérieusement.

Quelques mois après, le noviciat des Jésuites à Toulouse recevait un jeune homme de distinction, qui, disait-on, avait dit adieu aux plus belles espérances pour s'enrôler au service glorieux de l'impérissable Roi du Ciel. Ce gentilhomme fournit désormais une carrière méritoire et illustra la chaire sous le nom du Père Marcellin Dufornel, de la Compagnie de Jésus.

DIXNEUVIÈME JOUR.

Père, que votre volonté soit faite !

I.

Un jour, une voix sombre comme le désespoir qui la dictait, murmurait sourdement : Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu ! C'était l'impie Antiochus, confessant trop tard et sous les coups de la justice la vérité qui le condamnait.

Disons à notre tour, mais avec un autre cœur : oui, il est juste que Dieu commande, et qu'Il soit obéi sur la terre et dans les Cieux. Il est l'*auteur*, à Lui donc l'*autorité*; Il est le *Père* de tout, à Lui donc la *soumission*. Tout existe parcequ'Il l'a voulu, il est donc juste que tout marche comme Il veut. Tout vient de Lui, il faut donc que tout remonte vers Lui par l'obéissance.

La nature entière accomplit nuit et jour un acte de soumission continuelle. Un jour, *Il dit et tout fut créé*. A sa parole l'univers entier jaillit du néant et par la plus admirable des harmonies, proclame encore sa dépendance de son divin Auteur : et cette éloquente obéissance de toute la nature, posera son dernier acte, lorsque, à la voix du même maître, elle rentrera dans le néant qui doit préluder au grand et dernier jour.

Tel est l'ordre que depuis le grain de sable jusqu'au brillant soleil, depuis l'insecte inaperçu jusqu'à l'ange du Ciel, tout dit dans son muet mais éloquent langage, ce que répète la prière du chrétien : *Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel*.

Il est impossible de proférer une parole plus riche de soumission que cette prière dont le Sauveur lui-même se servit si divinement au jardin des Olives : *Père, que votre volonté soit faite*. Aussi devons nous la redire avec les sentiments que professait alors notre doux Sauveur, avec la foi qui animait la prière des Saints.

Voulez-vous connaître le moyen de diviniser pour ainsi dire votre volonté ? C'est de souhaiter cordialement que la volonté de Dieu

s'accomplisse. Le sacrifice de la volonté est si agréable à Dieu, disent les maîtres de la vie spirituelle, que jaloux de montrer comment Il l'agrée, Il fait toujours réussir au gré de leurs désirs, les affaires de ses serviteurs qui remettent leur volonté entre ses mains paternelles, en disant : *Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel.*

EXEMPLE.

Le baron de Chantal relevait de maladie. Un de ses amis vint le voir au château de Bourbilly, et pour le recréer, lui proposa une partie de chasse. Le baron l'accepta et sortit avec un habit de couleur équivoque. Son ami, qui était à quelque distance derrière lui, ne s'aperçut pas que le baron s'était caché derrière les broussailles. Trompé par un faux jour, il le prend pour une bête fauve et décharge sur lui son arme à feu. Le coup fut mortel. Le

baron vécut encore quelques jours et reçut les derniers Sacrements avec piété et résignation. Il consola lui-même son compagnon désespéré. Mon ami, lui disait-il souvent, le coup était parti d'en haut avant de partir de ta main.

Ce trait nous rappelle la pensée aussi vraie qu'énergique de madame de Sévigné. En parlant de la mort de Turenne, elle dit quelque part que le canon qui tua ce grand homme était chargé de toute éternité.

VINGTIÈME JOUR.



Père, que votre volonté soit faite !

II.

Quand un puissant monarque opère sa marche princière par ses vastes états, les populations viennent en foule audevant de sa majesté, pour lui payer leur tribut de soumission et de dépendance. Ainsi le Roi des Rois jetant du haut du Ciel un regard sur l'univers, sur l'œuvre de ses mains, voit monter vers son trône comme une manifestation générale d'obéissance et de gratitude. C'est l'univers agenouillé devant Lui, nuit et jour, accomplit la volonté de son divin Auteur.

Pourtant lorsque Dieu arrive devant le cœur de l'homme, Il semble se dépouiller de son pouvoir suprême. Il aborde sa créature avec

un certain respect; Il ne dit plus : je veux, mais : veux-tu ? Il n'impose plus l'obéissance, Il préfère l'obtenir d'un libre choix. Le maître a disparu, pour ainsi dire; il n'y a plus qu'un père, qui ouvre ses bras en disant : Mon fils, voici ce que j'aime, et voilà ce que je hais; à droite la vie, à gauche la mort; ton âme est dans tes mains : choisis, mais souviens-toi que moi, ton Père, je te demande ton cœur !

C'est à cet appel si tendre et si délicat que le chrétien répond matin et soir, en disant : *que votre volonté soit faite !* Tout comme s'il disait : Père, que votre volonté soit la mienne en toutes choses; que votre parole devienne la lampe qui doit éclairer mes pas, qu'elle soit désormais le code de ma vie.

L'Esprit Saint nous découvre une délicatesse adorable dans la volonté de Dieu sur nous. S'adressant au Seigneur, la parole inspirée Lui dit : Mon Dieu, *Vous feignez* la difficulté dans les dispositions de votre volonté. (rs. 93) Comment répondre à ce procédé de l'amour de Dieu, si ce n'est pas une délicatesse analogue ? Et pour cela, appliquons le mot connu de Saint Augustin : « Il n'y a pas de difficultés pour celui qui aime; pourtant s'il y en avait

une, voilà précisément ce qu'il aimera. » Soumettons-nous donc avec d'autant plus de cœur à telle disposition de la Providence qui contrarie le plus notre nature rebelle, et songeons à renouveler ce sacrifice chaque fois que nous disons : *Père, que votre volonté soit faite !*

EXEMPLE.

Madame Elisabeth de France était enfermée dans la prison du Temple. Semblable à une mer en furie, la révolution menaçait d'engloutir tout ce que les siècles avaient respecté jusque là. Les débris du trône et de l'autel flottaient épars sur un fleuve de sang; les têtes les plus vénérées roulaient dans la fange; le dévergondage dressait déjà l'échafaud royal pour y faire expier à la France la gloire de tant de siècles, et les hyènes révolutionnaires hurlaient qu'on leur livrât des victimes royales.

Ange de douceur et de résignation, la vertueuse sœur de Louis XVI, soutenait le courage de la noble famille, que la mort convoitait.

Du fond de sa prison, elle adressait journellement à Dieu cette belle prière :

Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, o mon Dieu? je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que Vous n'ayez prévu, réglé, voulu, ordonné de toute éternité : cela me suffit; j'adore vos desseins impénétrables; je m'y sou mets de tout mon cœur, pour l'amour de Vous; je veux tout, j'accepte tout, je Vous fais un sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de Jésus-Christ, mon divin Sauveur.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR.

Père, que votre volonté soit faite !

III.

C'est surtout au milieu des événements ordonnés par la Providence que la prière du chrétien se montre belle et féconde pour assouplir l'orgueil humain et faire éclore dans l'âme la résignation, la patience et le dévouement.

Père, que votre volonté soit faite dit le pauvre artisan, reprenant chaque matin sa journée de labeur; et par la vertu de cette parole, tout se transfigure autour de Lui. Dans son humble demeure, il voit descendre Dieu, qui de sa main paternelle lui présente en souriant sa tâche de labeur. C'est pour moi que tu travailles, dit-Il; le mince salaire de l'homme ne vaut pas une goutte de tes sueurs; mais c'est moi qui les recueillerai toutes, c'est moi qui pèserai la fatigue de tes bras, et les soucis

de ton âme, et les privations de ton indigence, et les veilles de tes nuits. Ami, repose-toi sur mon cœur et sur ma parole : travaille pour moi ; c'est moi qui paierai tout.

Que votre volonté soit faite, murmure le malade, les yeux fixés sur le crucifix; et dans une langue que le cœur entend, Jésus crucifié lui répond : moi aussi, quoique innocent, j'ai souffert. Un jour, triste jusqu'à la mort, étendu sur la terre trempée de mon sang, je disais comme toi, en voyant le calice des souffrances : *Père, que ta volonté se fasse*, et alors un ange vint me consoler. Maintenant, mon enfant, c'est moi-même qui viens vers toi, moi qui sais compatir parce que je connais la souffrance. Eh bien, souffrons ensemble : mets ta pauvre tête brûlante sur mon cœur qui bat pour toi; baise avec amour mes mains et mes pieds percés; prends place sur la croix à côté de moi, car c'est moi qui te veux là. Je le sais, la couchette est dure, et je ne t'en veux pas, si tes yeux laissent couler des larmes, car, moi aussi, j'ai frissonné devant la mort, et sans offenser mon cœur, tu peux dire comme moi : *Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne !* mais achève aussi comme moi et dis : *Pourtant que votre volonté se fasse et non pas la mienne.*

Père, que votre volonté soit faite ! dira une sœur aimante qu'une longue et cruelle absence a séparée d'un frère qu'elle chérit plus qu'elle-même. Prenez ma vie et conservez celle de mon frère; pourtant que votre volonté soit faite. — Elle s'est faite, pauvre sœur, ton frère est mort ! — Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté, répond le cœur sublime de la chrétienne, et déposant la missive funèbre aux pieds de cette croix où une mère vit expirer son fils, on l'entend redire au milieu de ses sanglots : Père, comme il est amer votre calice ! mais soutenez-moi et que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel.

EXEMPLE.

Dans la vie des Pères, il est fait mention d'un laboureur, dont les terres rapportaient toujours beaucoup plus que celles des autres. Ses voisins lui en demandèrent la cause. Ne vous étonnez pas, leur dit-il, que je retire

beaucoup plus de mes terres, que vous des vôtres, car j'ai toujours un temps à souhait et une saison convenable. Cette réponse les surprit encore plus que le reste. L'ayant donc pressé de leur en donner l'explication : c'est, dit-il, que je ne veux jamais d'autre temps que celui que Dieu envoie, et comme je veux tout ce qui Lui platt, Il me donne aussi une récolte telle que je la désire.

Dans plusieurs maisons d'éducation, on représente un drame, à l'occasion de la Distribution des prix. Des différents acteurs qui se succèdent sur la scène, aucun ne tire son mérite du personnage qu'il affecte, mais de la manière dont il dit son rôle. De sorte que si celui qui représente un valet joue mieux que celui qui représente un grand seigneur, il sera plus applaudi que ce dernier. Il en est de même de nous à l'égard de Dieu. Ce que chez nous, Il estime le plus en cette vie, (qui après tout n'est qu'une longue comédie) ce n'est pas le personnage que nous faisons, l'un d'étudiant, l'autre de commerçant, un troisième de soldat, mais c'est la manière dont chacun divinise ses actions, en les jetant dans le moule de la volonté divine.

VINGT-DEUXIÈME JOUR.

Père, donnez nous aujourd'hui
notre pain.

Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle produit. Dieu ne nous doit rien : Il ne nous doit pas plus le morceau de pain que nous mangeons, qu'Il ne nous devait la vie que ce pain soutiendra. Dieu seul est riche, et devant Lui il n'y a que des pauvres. Aussi devons nous Le remercier d'être aussi bon que riche, car Il ouvre sa main et tout être vivant est rassasié. Contemplons ce qui nous entoure, ce que nous sommes tentés d'appeler nôtre : l'œil de la réflexion nous y montre le cachet de cette main, qui distribue à tous selon qu'il lui plait. Gardons-nous donc de posséder en voleurs des biens appartenant à l'unique Seigneur et Maître, qui ne doit rien et qui donne tout.

En commençant l'oraison dominicale, nous

avons dit : Notre Père et non pas *Mon* Père. Le *moi* égoïste est exclu de la prière enseignée par le Sauveur, car Il ne veut pas que nous oublions un instant la sainte parenté qui nous unit. Bien plus, Il veut retrouver toute la famille dans chacun des membres qui prient, et dans la voix d'un seul, entendre parler tous ses enfants. Voilà pourquoi nous disons : *Donnez-nous notre pain.*

Le pain qui vient de Dieu est donc le pain de la famille ; Dieu veut qu'il y en ait un morceau pour tous et Il en donne assez pour cela. Si donc vous êtes favorisé des dons de la fortune, partagez de bon cœur et *ne faites pas attendre les yeux du pauvre et de l'orphelin.* Dieu n'a établi l'inégalité des conditions que pour sanctifier le riche par la charité et le pauvre par la patience. Cependant pour tempérer cette inégalité, Il met les pauvres à sa place, leur abandonnant le superflu des riches comme un droit qui Lui appartient et qu'Il ne veut percevoir que par les mains de l'indigence. Basé sur ce principe, Saint Ambroise conclut qu'un riche qui refuse l'aumône est un sujet rebelle qui ne veut pas payer le tribut à son roi, et qui n'est pas moins coupable qu'un vo-

leur ; même Saint Augustin va jusqu'à dire : Vous êtes le meurtrier de celui que vous n'avez pas voulu soutenir.

Saint Jean Chrysostome avait coutume de dire : Il faut bien que l'aumône soit un rigoureux précepte au lieu d'un simple conseil, puisqu'au dernier jour, les réprouvés seront condamnés pour ne l'avoir pas faite, et qu'un simple conseil ne peut pas être un titre de réprobation. Voici la raison de cet arrêt : Le Souverain Maître de tout n'a établi les riches sur la terre qu'à titre onéreux, c'est-à-dire à condition de payer aux pauvres le tribut qu'ils doivent à Dieu. Ainsi les riches sont les substitués et les ministres de la Providence, comme les pauvres sont les receveurs de droits et du domaine de Dieu, dit Saint Pierre Chrysologue.

Du reste, notre prière ne demande que *du pain*. Notre Père qui l'a promis à nos besoins, n'a rien promis au luxe ni à la sensualité. Il profane les dons de Dieu, celui qui les fait servir à l'orgueil, aux jouissances coupables, en un mot, aux passions de l'égoïsme. Aussi ne serait-il pas étonnant qu'un jour Dieu lui refusât ce dont il a méchamment abusé. Pour nous, fuyons tout excès et mangeons avec

respect et gratitude *le pain de notre Père.*

Enfin nous demandons le *pain de chaque jour*. Que cette prière est touchante ! C'est le cri de notre misère, sans doute, puisque enfin chaque jour recommence notre pauvreté, mais c'est surtout un cri de confiance et d'abandon. Cette parole ne veut-elle pas dire : Père, demain vous serez bon comme vous l'êtes aujourd'hui ? — En nous dictant cette prière, Dieu a voulu nous faire reparaitre chaque jour devant Lui, et à cette condition si douce, nous pouvons sans crainte nous reposer sur sa Providence, et dire :

*Tous les jours je L'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.*

Sans doute Dieu exige que nous travaillions, mais sa bonté se plait à récompenser nos peines en nous envoyant notre pain quotidien comme le salaire assuré d'un travail accompli sous ses yeux et en vue de Lui plaire. Agissant ainsi nous prions comme Dieu l'attend de ses enfants ; or

*Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux, Il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.*

EXEMPLE.

Un jeune enfant, nommé Amédée, charmant d'innocence et de naïveté, habitait un modeste village avec ses parents dont il était l'espoir et la joie. Il se disposait saintement à sa première communion. Journallement en traversant le cimetière du village, il s'arrêtait pour prier devant une statue de la Sainte Vierge tenant le divin Enfant entre ses bras. Journallement aussi, il présentait au petit Jésus une part du déjeuner frugal dont il était muni, et la donnait aux pauvres pour l'amour du bon Dieu.

Un jour, il s'avisa dans sa naïve prière, de demander à la Sainte Vierge, qu'en retour de son offrande journalière, elle lui obtint la faveur de déjeuner au Ciel le jour de sa première communion.

Que ne peut la prière de l'innocence sur

le cœur aimant de notre Père, sur le cœur maternel de Marie ! La Sainte Vierge lui répondit que sa demande serait exaucée. Transporté de bonheur, Amédée courut communiquer cette bonne nouvelle au digne pasteur qui le préparait à sa première communion. Au début, l'homme de Dieu ne fit pas grande attention à cette révélation si merveilleuse, mais voyant les rares dispositions que son jeune ami avait pour la vertu, il finit par croire qu'après tout, le bon Dieu, qui se complait dans l'innocente simplicité, pourrait bien avoir privilégié de la sorte ce vertueux enfant. S'il en est ainsi, mon ami, lui dit-il, demande à la bonne Vierge qu'elle me fasse admettre avec toi, et que je sois aussi de la partie quand tu déjeuneras au Ciel. L'enfant le promit.

Arriva le jour si ardemment désiré de la première communion. Le vieux prêtre avait admis au banquet des Anges quelques jeunes enfants, soigneusement préparés. Après avoir achevé le Saint Sacrifice, il était venu s'agenouiller sur un prie-dieu pour faire ses actions de grâces avec les jeunes communiants qui jubilaient de bonheur. Tous priaient immobiles de recueillement. Vint pourtant

le moment de quitter l'église. Le saint prêtre semblait absorbé dans sa prière, et pour lui rappeler que le temps de partir était arrivé, le clerc alla l'avertir doucement. Mais quelle fut sa surprise quand il s'aperçut que le digne curé était mort ! Aussitôt toute l'assemblée fut en émoi. Les jeunes communicants, quittant leurs sièges, ne furent pas les derniers à se presser autour du bon prêtre et à partager l'émotion générale. Un seul pourtant, restait agenouillé, la tête appuyée sur ses mains jointes. C'était Amédée. On courut l'avertir : il était mort aussi.

Le digne prêtre et le vertueux enfant étaient allés déjeuner au Ciel.

VINGT-TROISIÈME JOUR.

Le Pain de l'âme.

Nous donner le pain du corps, c'est beaucoup de la part de *Notre Père*, pourtant ce n'est pas assez, ni pour Lui, ni pour nous.

Au fond de son cœur, l'homme se souvient d'avoir vécu intime avec son Dieu, de l'avoir possédé de près, d'avoir goûté sa présence sensible et familière avant la chute originelle. En perdant ce bonheur, l'homme en a gardé le rêve, le besoin, *la faim*. Durant quatre mille ans, l'humanité l'a redemandé au Ciel avec des soupirs et des larmes, elle l'a attendu avec une invincible espérance.

D'un autre côté, le cœur de Dieu se doit à lui-même qu'il n'y ait pas d'amour au dessus de son amour. Or dans la nature, au delà du père, qui donne le pain, il est une autre tendresse, qui se donne : il y a la mère, qui nour-

rit l'enfant, pour ainsi dire, de sa propre substance.

Il faut donc que Dieu se donne aussi : il le faut pour ne pas tromper la faim et l'espoir qu'Il a placés dans notre cœur. Il faut à son amour qu'Il soit une mère, qu'Il aille même au delà, qu'Il se donne plus et mieux qu'elle. Le prodige semble impossible : pourtant, écoutez la parole de Dieu : *Je suis le Pain de vie.... prenez et mangez, ceci est mon corps, prenez et buvez, ceci est mon sang.*

La Confession et la Communion présentent à notre âme un bain salutaire et un repas fortifiant. Ayant à notre disposition deux sources de grâces aussi intarissable qu'abondantes, pourquoi donc n'allons-nous pas y puiser plus souvent ?

Aux premiers siècles, les chrétiens communiaient journellement, et l'Église nous montre assez le désir qu'elle a de voir ses enfants approcher souvent des Sacrements, puisque le concile de Trente, les engage à communier toutes les fois qu'ils assistent à la Sainte Messe. Or, de par la loi ecclésiastique

*Le dimanche Messe ouïras
Et les Fêtes pareillement.*

Le commandement de la communion paschale n'est rien qu'une limite imposée par l'Église à notre tiédeur. Pour que nous ne différions pas outre mesure un moyen aussi salulaire de conserver en nous l'esprit du christianisme, elle a fixé un terme que nous ne pouvons pas dépasser sans encourir ses censures. L'homme ingrat fuit l'amour de Dieu qui le poursuit, et l'Église lui barre le chemin, en lui criant : Tu ne fuiras pas plus loin !

La Communion est une question de vie ou de mort : *Si quelqu'un mange de ce Pain, il vivra : et quiconque n'en mangera pas, mourra*, dit Notre Seigneur. Au commencement, l'homme se perdit, pour avoir mangé du fruit défendu, et nous au contraire nous nous perdons si nous ne mangeons le Pain du Ciel que Dieu destine à la nourriture de notre âme. Otez le pain matériel à votre corps, et bientôt il languit, il meurt; de même si vous oubliez le *Pain Vivant*, en vain vous croyez, en vain vous priez : votre âme languira et mourra de la mort du péché : bons, vous ne persévérerez pas; mauvais, vous deviendrez pires; c'est inévitable. La vie et la mort luttent dans tous les cœurs,

ainsique dans toutes les poitrines. Mangez le *Pain Vivant*, et le principe de vie triomphe dans votre cœur; abstenez-vous en, et le principe de mort l'emporte, pour éteindre votre âme sous le boueux étouffoir des sens.

Comment les martyrs s'y prenaient-ils pour laisser à l'Église l'ineffable consolation, et à leurs successeurs dans la foi l'admirable exemple d'une constance héroïque dans les plus affreux tourments ? La solution est aisée : de la Table Sainte ils marchaient au supplice. Nourris du Pain des forts, ils affrontaient la torture, ou plutôt ils l'ignoraient.

Et de nos jours, quels sont les jeunes gens qui comprennent leur mission au milieu du monde, et qui, sans ostentation ni respect humain y répandent le parfum des vertus chrétiennes ? Ce sont les jeunes gens qui communient souvent.

Enflammons-nous donc du désir de manger souvent et dignement le *Pain des Anges*, et formulons journellement ce désir lorsque nous disons : *Père, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

EXEMPLE.

A Rome il y avait un jeune homme que des habitudes vicieuses enchaînaient dans le mal. Il s'approchait, mais très rarement des Sacrements. Un jour, se confessant à un Père Jésuite, il lui avoua que la plaie de son âme était si profonde, qu'il ne se passait pas de jour qu'il ne fit une chute mortelle, excepté pourtant le jour de sa communion. L'aveu de la blessure indiquait le remède. Aussi le confesseur imposait-il à son pénitent de communier fréquemment. Quelques jours après, le Père Jésuite pour obéir aux dispositions de ses supérieurs, quitta Rome, changea de résidence et ne revint qu'après une absence de douze ans. Un jour, un jeune homme se présente à son confessionnal, et lui demande s'il ne le remet pas ? — Non, Monsieur — Pourtant, mon Père, vous m'avez connu et

dirigé il y a douze ans — C'est possible — Mais enfin, ne vous rappelez-vous pas le jeune homme auquel vous avez conseillé et imposé la communion fréquente, pour le guérir de ses chutes journalières? — Non. — Eh bien, soit, je suis ce jeune homme : et à peine ai-je appris votre retour à Rome, que je me suis empressé de venir vous remercier de m'avoir prescrit cet infallible remède. Voilà douze ans, mon Père, que je communie, voilà douze ans, que grâce au *Pain des forts*, je n'ai plus fait de chute.

VINGT-QUATRIÈME JOUR.

Mon ami intime.

Ainsi que l'œil a besoin de lumière, ainsi notre cœur a besoin d'amitié. Sans un ami, vous ne sauriez vivre à l'aise, dit l'auteur de l'Imitation, et certes, il veut parler d'un ami réel, solide, constant, d'un ami intime, enfin. Beaucoup se disent amis, mais peu le sont. Un poète latin a dit : Tant que le soleil du bonheur vous prodiguera ses rayons bienfaisants, vous compterez un nombreux cercle d'amis, qui vous planteront là, dès que la fortune vous tournera le dos.

On a des camarades pour jouir ou ne rien faire : on a des amis pour être vertueux et agir. Ceux-là partagent les choses auxquelles on ne tient pas, les plaisirs, le temps et quelquefois l'argent; nous partageons avec ceux-ci

ce que nous avons de plus intime et de plus précieux, nos joies, nos secrets et nos peines.

L'amitié concentre la vie, et c'est par là qu'elle lui donne une si grande force; car l'habitude de partager son cœur entre beaucoup de personnes, est funeste au caractère, et porte presque toujours l'indice d'une âme peu profonde et d'une volonté faible. L'homme dissipe, sans profit pour lui, ni pour les autres, ce précieux parfum que Dieu a déposé au fond de son être, comme le baume de sa vie : son cœur est bientôt sec et vide, et il lui reste à peine assez d'amour pour s'aimer soi-même.

Un des plus grands avantages de l'amitié, c'est d'apprendre à l'homme à se passer du monde et de ces vains appâts sur lesquels s'abattent, comme instinctivement, les esprits vides et les âmes affamées.

Qu'irait chercher dans le monde celui qui possède un ami ? Que vaut le plaisir pour celui qui goûte le bonheur ? Le monde est le partage des cœurs indigents; mais dès qu'une grande pensée descend sur l'intelligence, ou qu'une belle affection vient enrichir le cœur, le monde parait dans son vrai séjour, c'est-à-dire, le domaine des emberlificoteurs, le pot-

pourri des riens sonores. C'est l'ennui, l'oïseté, le vide du cœur, le creux de l'esprit qui poussent dans le monde, qui rédigent ses programmes, et qui multiplient ses fêtes.

L'âme qui s'occupe d'une haute pensée ou d'une sainte affection, échappera facilement à la contagion mondaine. Il est dangereux de laisser jeûner son cœur, car dans sa faim, il se jettera sur le premier objet venu et combien de fois, cet aliment ne sera-t-il pas empoisonné?

L'amitié est l'antidote le plus sûr contre toutes les maladies qui attaquent de préférence les cœurs jeunes et inexpérimentés. Celui qui possède un ami, et qui l'aime, sera difficilement l'esclave de ses mauvais penchants. Comme un second ange gardien, qui ignore le reproche et ne connaît que l'amour, un bon ami marche à côté de celui qu'il aime, le console, le relève, l'instruit et le protège toujours.

Où donc faut-il chercher cet ami fidèle, auquel rien n'est comparable ?

Les vrais amis ne se trouvent que parmi ceux qui craignent le Seigneur, et qui l'aiment. C'est la religion qui dispose le cœur aux nobles affections et le rend capable du dévouement qui soutient l'amitié. Car l'amitié vit de sa-

crifices et de devoirs, et ce qui la rend si rare aujourd'hui et partant si précieuse, c'est que les hommes se cherchent eux-mêmes et que l'habitude du sacrifice se perd journellement d'avantage.

Écoutez donc quel doit être votre *ami intime*.
« Vous ne sauriez vivre à l'aise sans un bon ami, et si Jésus n'est pas votre Ami intime, vous serez toujours triste et toujours seul, dit l'auteur de l'Imitation. Aimez tous les autres pour l'amour de Jésus, et Jésus pour l'amour de lui-même. Aimez Celui-là intimement qui ne vous délaissera pas quand tous les autres vous abandonneront, et qui est jaloux de posséder votre cœur sans partage. »

Visitons donc souvent Jésus dans le Saint Sacrement de son amour, non pas seulement pour trouver *le Pain Vivant* de notre âme, mais pour rencontrer en Lui l'aliment de notre cœur et trouver nos délices dans *l'intimité* de Celui qui fait ses propres délices de la compagnie des hommes.

EXEMPLE.

Le 26 septembre 1812, l'armée française prit la ville de Salamanque en Espagne. Le pillage dura trois jours. Quoiqu'il fût expressément défendu de toucher aux Églises, plusieurs soldats avaient pénétré dans une chapelle écartée et se disposaient à y enlever les vases sacrés. Parmi ces militaires se trouvait un jeune homme élevé chrétiennement et qui conservait dans son cœur le souvenir vivant de sa première Communion. Il ne put voir sans frémir que ses camarades se disposaient à empocher une boîte précieuse qu'il soupçonnait renfermer le Saint Sacrement. Pour la soustraire à la profanation, il en fit son butin, l'ouvrit et voyant qu'elle contenait en effet les Saintes Espèces, il la glissa furtivement sous son uniforme, la serra sur sa poitrine et partit.

Entretiens les événements marchèrent leur train et plusieurs mois après le soldat français revint dans sa patrie. A peine arrivé, il fut trouver un prêtre et lui remit respectueusement le précieux dépôt. Monsieur, lui dit-il, je vous transmets ce vase sacré, il contient le Saint Sacrement, qu'à Salamanque j'ai sauvé d'une profanation. Je m'estime heureux d'avoir rendu ce service au Dieu des armées, car du jour où Il m'a accompagné sur la brèche et à travers la mitraille, j'ai vingt fois affronté la mort. A mes côtés tombaient mes camarades, criblés de balles, tandis que la mort semblait ne pouvoir m'atteindre, comme si j'avais partagé l'immortalité du Dieu vivant, abrité sous mon uniforme.

VINGT-CINQUIÈME JOUR.

Père, pardonnez-nous nos offenses.

Journellement nous recevons de la main de notre Père de quoi soutenir notre corps ; journellement le Pain Vivant descend sur nos autels pour fortifier notre âme, et nous pouvons cimenter cette union divine par les assiduités les plus familières auprès de notre divin Ami.

Avons-nous quelque chose à demander au delà ? Hélas ! oui. Chaque jour l'homme abuse des bontés incessantes de Dieu, et dès lors ne doit-il pas s'humilier chaque jour devant Lui et Lui dire, à deux genoux : *Père, pardonnez-nous ?*

Demander pardon, c'est avouer sa faute, et partant, la prière devient une confession. Disons la donc en inclinant humblement nos yeux et notre cœur, car Celui que nous prions,

est l'*offensé* lui-même. Pourtant la confiance doit faire épanouir notre âme, car c'est l'*offensé* qui nous dit de lui demander pardon. Pouvait-il mieux et plus délicatement nous donner l'assurance que son cœur paternel ne le refuserait jamais ?

Quand même nos jours seraient comptés par le nombre de nos fautes, la demande du pardon n'est-elle pas une prière journalière ? Où abonde la misère de l'homme, là aussi surabonde la miséricorde de Dieu, qui pour expier nos péchés a versé un sang si précieux, qu'une seule goutte, dit Saint Thomas, en suffirait pour laver à neuf le monde entier. Écartons donc comme la rouille de l'âme, le découragement provoqué par la vue de nos fautes. Nos chûtes doivent avoir ceci de bon qu'elles entretiennent l'humilité dans notre cœur, nous fassent fixer notre espérance en notre Père, et avoir sur les lèvres la prière divine : *Pardonnez-nous nos offenses*. N'est-ce pas une condition des plus acceptables pour nous que Dieu n'attende qu'un regard, un soupir, une larme, un mot, pour se pencher vers notre misère, nous ouvrir ses bras et nous relever pour toujours ? N'est-ce pas

chose ineffable qu'Il mette ainsi la clef de son cœur entre nos mains, et tous les trésors de sa clémence au service de notre faiblesse, en s'engageant à nous pardonner aujourd'hui, demain, toujours, aussitôt que nous Lui aurons dit, mais avec amour : *Père, pardonnez-nous nos offenses?*

EXEMPLE.

(S. LUC XVIII.)

Un jour le Sauveur raconta la parabole suivante :

Deux hommes montèrent au temple pour y prier : l'un était un publicain, l'autre un phariséen. Se tenant debout devant le sanctuaire, le phariséen priait ainsi : Merci, mon Dieu, que je ne sois pas comme le reste des hommes remplis de vices, ou par exemple, comme ce publicain là-bas au bout ; car je fais pénitence, moi, et des œuvres de miséricorde.

Le publicain au contraire, placé à peine à l'entrée du temple, n'osait pas même lever les yeux au Ciel, mais se frappant humblement la poitrine, il disait : Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur.

Je vous assure que, rentrant chez lui, le publicain était devenu pur aux yeux de Dieu, et qu'il s'en faut que le phariséen le fût également.

VINGT-SIXIÈME JOUR.

Père, pardonnez-nous comme nous pardonnons.

L'homme, dont toute la perfection consiste dans l'imitation de Dieu, demande que Dieu *l'imite*, et il se pose en *exemple* devant son *modèle* adorable quand il dit : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons*. Cette prière si nouvelle, c'est pourtant Dieu qui l'a mise sur nos lèvres. Il engage donc sa parole divine de *pardonner* à celui qui pardonnera, et de ne mettre d'autre mesure à sa miséricorde que l'indulgence dont nous aurons usé envers nos frères.

Certes, si Dieu avait voulu, Il avait le droit de parler autrement. Il pouvait dire : pardonnez, parce que je le veux ; pardonnez, comme je vous pardonne ; pardonnez, parce que devant ma crèche et ma croix, il faut pardonner ou cesser de m'appartenir.

Voilà une partie de ce que Dieu pouvait nous dire, mais par une délicatesse de son cœur paternel, Il oublie tous ses autres droits sur nous, pour ne se souvenir que de son pouvoir le plus aimable, celui du pardon. Il sait combien nous avons besoin et lieu d'espérer en ce pouvoir, et à ce besoin si profond, à cette espérance si nécessaire, Il répond : Oui, je pardonnerai volontiers, et pour que vous ne doutiez pas de mon cœur, c'est dans vos mains que j'en dépose la clef : c'est vous qui donnerez le signal de la miséricorde, et quand votre main s'étendra vers un frère pour lui pardonner, la mienne s'étendra pour vous absoudre.

Du reste, si Dieu parle un si pressant langage, Il n'ignore pas que sa parole trouve un ennemi puissant dans notre pauvre cœur. Oui, pardonner tout, pardonner à tous, pardonner toujours, c'est chose dure et difficile, même à qui en comprend le devoir. La nature se dresse et frissonne devant l'injure : la venger semble justice et dignité, la pardonner semble apathie et lâcheté. Dieu comprend la dignité et Il *pardonne* ; Jésus-Christ n'a jamais prêché la lâcheté, et Il commande le pardon ; les martyrs n'étaient certes pas des lâches, et ils mou-

raient en pardonnant à leurs bourreaux. Non, ce n'est pas s'avilir que de pardonner à un homme ses injures, c'est s'élever au-dessus de lui, au-dessus de soi-même. Se vaincre est la plus belle victoire, mais c'est la Foi qui nous en communique le secret, cette Foi qui nous fait triompher du monde et de ses maximes.

EXEMPLE.

A Cardito, dans le royaume de Naples, une mère désolée versait des larmes amères sur le meurtre de son fils, déjà promu aux saints Ordres. Elle avait juré de ne pardonner jamais à l'assassin de son enfant. Saint François de Hieronymo, de la Compagnie de Jésus, entreprit de la consoler et de l'amener à pardonner. — Que dites-vous, mon Père ? dit-elle. Comment voulez-vous que je pardonne ? Voyez-vous pendre la robe ensanglantée de mon fils, qui provoque ma haine éternelle contre son bour-

reau ? Et le sang de mon enfant ne suffisait pas à la rage de son meurtrier : mourant, mon fils supplia qu'on lui amenât un confesseur, et le tigre lui a refusé cette consolation suprême ! Et vous voulez que je lui pardonne ! Non, au grand jamais !

Saint François vit que ce n'était pas le moment. Il partit et après une fervente prière, il revint et dit à cette femme : Pauvre mère, que tu es digne d'envie d'avoir en main la clef du Ciel ! Pardonne, et tu es sûre de ton salut. La pauvre mère, se prit à pleurer, elle récita ces mots : Père, pardonnez-nous, comme nous pardonnons. Le calme redescendit dans son âme, et elle pardonna généreusement.

VINGT-SEPTIÈME JOUR.

La Tentation.

Un mal souverain nous environne, nous presse, nous assiège de toutes parts. Nous coitoyons des abîmes, nous sommes en pays ennemi, nous marchons au milieu d'embûches, à chaque instant un trait meurtrier effleure notre tête.

Il est un être pervers mais puissant, invisible mais présent partout, tantôt lion rugissant, plus souvent insidieux aspic, mais toujours acharné contre nous.

Ce mal c'est le péché; cet ennemi, c'est le démon; et la fraude dont il se sert pour parlementer avec nous et incliner à son despotisme notre libre volonté, c'est la tentation.

Pourquoi donc cette rage à nous poursuivre? Ah! c'est qu'un jour un coup de foudre dé-

couronna son front rebelle, et qu'il voit briller sur notre tête ce même diadème devenu l'héritage des hommes. Depuis lors, la haine et l'envie le brûlent plus que toutes ses flammes, et s'il pouvait trouver une relâche à ses tortures, elle consisterait dans cette guerre acharnée qu'il fait à l'homme, car il cherche dans notre ruine une dernière insulte à ce Dieu qui l'a rejeté pour nous choisir, qui l'a maudit pour nous aimer.

N'y a-t-il pas deux hommes en nous ? Et qui n'a senti cette lutte douloureuse qui faisait gémir Saint Paul : lutte de l'esprit contre la matière, de l'âme contre le corps ? Voilà pourquoi le Sauveur nous a enseigné à crier journellement au secours en disant : *Père, ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

Au secours ! les dangers sont grands, les ennemis puissants et nombreux ! Des ruines solennelles amoncelées autour de moi et des naufrages fameux sur l'océan du monde, m'avertissent de craindre. Au secours ! car ma barque est fragile, et la mer est perfide. Mes pensées, c'est la feuille qui vole, emportée par le vent ; ma chair, c'est un ennemi qui me devance, me suit, m'accompagne partout ; mon

cœur, c'est le roseau qui s'incline au moindre souffle. Dans mon passé, je compte moins de jours que de faiblesses; et les pierres d'achoppement qui hérissent ma carrière, sont les jalons que mon regard effrayé découvre sur les chemins de l'avenir.

Ainsi donc, o mon Père, *ne nous laissez pas succomber*, car j'ai fixé mon espoir en Vous seul, qui m'enseigniez à Vous adresser journellement ce cri d'alarme mais de confiance. Vers qui donc se tourneraient les yeux de l'enfant effrayé, si ce n'est vers son Père ?

Le cœur de son Père céleste lui est une citadelle imprenable, où il se réfugie à chaque heure du jour, par cette aspiration pleine de foi : *Père, ne nous laissez pas succomber !* Disons avec foi cette prière, et puis n'ayons pas peur. Jésus-Christ a connu la tentation pour en triompher et nous apprendre à recourir à Lui si nous voulons triompher nous-mêmes. La tentation c'est le creuset de l'âme, c'est l'épreuve de l'amour.

La tentation, c'est le jour du combat, et ce jour est le rêve des braves. Sans tentation pas de victoire, sans victoire pas de couronne.

« Que crains-tu ? disait César à son pilote,

tu portes César et sa fortune ! » Que crains-tu, chrétien ? tu portes ton Dieu, son amour et sa force !

Aide-toi, le Ciel t'aidera, dit le fabuliste : *Aide-toi*, c'est la présomption ; *le Ciel t'aidera*, c'est la paresse qui parle ; mais la devise entière : *Aide-toi, le Ciel t'aidera* devient chrétienne ; c'est le cri des gens de cœur, qui espèrent en Dieu ; c'est la devise des âmes vaillantes à qui seules est promis le royaume des cieux.

EXEMPLE.

Par un beau jour d'été, trois jeunes gens s'acheminèrent vers une montagne pour y dénicher des aiglons. Arrivés au sommet, ils aperçurent un nid à la pointe d'un petit rocher situé au fond d'un précipice affreux. Le plus jeune se mit dans une corbeille et ses compagnons le descendirent. Après avoir saisi sa proie, il donna le signal convenu, et ses amis

le remontèrent lentement. Il avait accompli la moitié de son ascension périlleuse, lorsque tout à coup les aigles vinrent fondre sur lui. Il était armé d'un sabre, et s'en servit aussitôt pour écarter ses puissants adversaires. Grâce à une défense énergique et constante, il s'en était débarrassé; aussi voyait-il sans souci sa corbeille osciller au dessus du précipice qui devenait d'autant plus effrayant à considérer qu'il était plus près du terme de son voyage.

Tout à coup le jeune téméraire, levant les yeux, s'aperçut qu'avec son sabre il avait entamé la corde qui ne tenait plus que par un filon. Ce regard jeta dans son âme une telle épouvante qu'il faillit mourir d'effroi. Il eut pourtant le sangfroid de crier qu'on lui jetât une corde de sureté. On le fit, et grâce à ce moyen, il se sauva.

Pour le pécheur, cet abîme béant, c'est *l'enfer*; cette corbeille, c'est *le monde*; cette corde filandrée, c'est *la vie*; ce regard, c'est *la réflexion*, et ce cri d'alarme, c'est *la prière*.

VINGT-HUITIÈME JOUR.

Père, délivrez-nous du mal.

Se préparant à mourir le lendemain, le Sauveur voulut nous recommander à son Père, dans une prière où Il mit toute son âme. Or, chose remarquable, cette belle prière se termine comme la nôtre. Mon Père, dit le Sauveur, je ne vous demande pas d'ôter du monde, ceux que vous m'avez donnés, mais je vous conjure de les *préserv*er du mal.

Cette parole n'est-elle pas en effet comme le cri suprême qui doit clotûrer toute prière ? N'est-elle pas bien placée sur les lèvres de l'homme, vivant peu de temps et rempli de misères ? De ce cœur jamais rassasié, de cette poitrine si souvent oppressée d'angoisses, de ces lèvres habituées à la plainte, de ces yeux toujours baignés de larmes, que pouvait-il

sortir, sinon la demande de la délivrance ?

Sans doute les plus grands maux sont les maux de l'âme : tant de soins la consomment, tant de passions la tourmentent, tant de dangers la pressent, et peut-être tant de blessures la font languir ! Voilà certes des maux sérieux et graves, qui doivent peser sur notre cœur et mettre chaque jour des larmes dans notre voix, quand nous disons : *Père, délivrez-nous du mal.*

Quant aux maux temporels, la vie est une mosaïque de douleurs, de revers, de larmes et d'infortunes; nous ne le savons que trop et Celui qui avant nous a porté le poids de toutes les misères, est loin de s'offenser d'un cri de douleur qui monte vers Lui. Au contraire, ce qui L'offense c'est de se voir, même alors, si souvent oublié, ou trop vaguement invoqué. Combien *d'hommes de peu de foi*, couchés sur un lit de souffrance, n'appellent que la science, ne regardent que dans les yeux d'un homme, n'espèrent que dans la nature ! Sans un regard pour le crucifix, sans une pensée pour le Maître de la vie, ils oublient complètement que c'est le médecin qui panse la blessure mais que c'est Dieu qui la guérit.

Combien d'autres, menacés ou atteints des coups de la capricieuse fortune, s'en vont

mendier conseil, secours, consolation, sans réfléchir que d'en haut vient toute lumière, toute sagesse, toute assistance !

En toutes circonstances la piété est utile dit l'Esprit Saint; que faudra-t-il dire de ce cri d'alarme et de confiance, que le divin Sauveur nous apprend à faire entendre à notre Père : *délivrez-nous du mal* ?

Faisons en donc un usage respectueux et fréquent.

Mais, enfin *si Dieu ne délivre pas ?*

Il est certain que sur terre, l'homme ne connaîtra jamais la fin de tous ses maux; mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que s'il arrive des maux, Dieu sait en faire jaillir le bien au profit de ses amis. Comme il y a des prospérités funestes, il y a des revers salutaires; comme il y a une paix qui endort, il y a des coups qui réveillent; comme il y a des douceurs qui empoisonnent, il y a des amertumes qui guérissent; en un mot comme il y a des bonheurs qui perdent, il y a des malheurs qui sauvent.

Notre Père, si jamais nous sollicitons ces *biens funestes*, si jamais nous repoussions ces *maux bienfaisants*, aimez nous toujours assez pour ne nous exaucer jamais, mais *délivrez nous du mal*.

EXEMPLE.

En septembre 1848, après l'assaut du Quirinal, la garde civique de Rome, corrompue par les factieux et les révolutionnaires tenait le pape assiégé dans son palais. Les légats des puissances étrangères, après délibération avec le cardinal d'État, pensèrent que le meilleur parti serait de soustraire secrètement le pape aux dangers dont il était entouré.

Pie IX était livré à de poignantes incertitudes sur la conduite qu'il tiendrait, lorsque le 19 novembre il lui arriva de France, une lettre de l'évêque de Valence qui lui écrivait :

« Dans ce petit paquet se trouve le précieux ciboire que Pie VI porta suspendu au cou avec le Saint Sacrement, et avec lequel il voyagea et se fortifia au milieu des épreuves de son voyage à Valence. Votre Sainteté agréera, sans doute, ce souvenir et y trouvera sa con-

solation partout où les décrets de Dieu l'appelleront. »

Pie IX ne fut pas peu surpris de cet incident, qui paraissait fortuit, mais que la Providence avait sans doute déterminé pour la réalisation de ses desseins. Le pape entra dans sa chapelle, se prosterna devant le tabernacle, mêla ses larmes à ses prières, et se releva avec la résolution de fuir.

Le comte Spaur, ministre de Bavière, se présenta le 20 au cardinal Antonelli, et s'offrit à conduire Pie IX à Gaète.

Bientôt les amis du pape convinrent avec lui des moyens à prendre pour diriger avec tout le secret possible, une entreprise aussi délicate. Tout était réglé pour la soirée du 24.

Au coup de cinq heures après midi, selon qu'on était convenu, arrivait au palais du Quirinal la voiture du duc d'Harcourt, qui venait à l'audience ordinaire du pape. Pie IX se retira dans sa chambre pour ôter ses habits pontificaux. Son maître d'hôtel, Philipani, qui l'attendait, lui présenta une soutane de simple prêtre. Avant de la revêtir, Pie IX pleura, et s'agenouillant au pied du lit, il pria en silence. Que devait dire alors le Vicaire de

Jésus-Christ au Père Éternel ? Certes que son cœur formulait la prière de son divin Maître et qu'il disait : *Père, délivrez-nous du mal !*

Enfin le pape ôta son étole de pourpre, la baisa et la déposa au pied du crucifix. Revêtu d'une soutane noire, il salua ses fidèles serviteurs et partit par certaines issues secrètes qui aboutissaient à une porte dérobée. Pie IX et son maître d'hôtel entrèrent dans la voiture et partirent. Après bien des détours, on rejoignit l'équipage du comte Spaur. Pie IX serra la main de son fidèle Filipani et partit avec le comte par la porte Saint Jean. Au milieu de la nuit, ils arrivèrent à Albano, où les attendaient la comtesse Spaur et son fils.

Mais avant d'atteindre Albano, une patrouille de carabiniers vinrent à passer et, voyant les deux voyageurs, ils leur demandèrent qui ils étaient. Le comte répondit : Je suis le comte Spaur, ministre de Bavière : je vais à Naples pour les affaires de mon roi ; monsieur l'abbé m'accompagne, et j'attends ici ma famille qui doit m'amener ma voiture de voyage. — Les carabiniers présentèrent au comte

Spaur de l'accompagner, et malgré ses remerciements, ils ne le quittèrent pas. Appuyé sur la rampe d'un pont, le pape se tenait immobile. Enfin arriva la voiture de voyage. Voyant le pape et le comte entourés de carabiniers, la comtesse saisie de frayeur, ne sut que penser, mais reprenant bientôt son sangfroid, elle prit des mains du comte les petits effets de voyage de Pie IX et s'adressant au Pontife, lui dit : Allons, monsieur l'abbé, en voiture ! Le comte monta sur la banquette avec son camérier, le pape entra et s'assit à la gauche de la comtesse; on salua les carabiniers, et la portière fermée, on partit. Vis-à-vis du pape était assis le fils du comte Spaur avec son précepteur. Les nobles voyageurs se tinrent d'abord dans un respectueux silence; ils se sentaient comme effrayés de se trouver si près du vicaire de Jésus Christ, mais bientôt le pape rompit le silence, et dit : Courage, mes amis, je porte avec moi le Saint Sacrement, et dans le même ciboire que Pie VI employa dans son voyage en France. Dieu est avec nous, Il nous délivrera du mal. A ces paroles, ils auraient voulu se jeter à genoux, et à demi levés, ils étaient comme stupéfaits et n'osaient

dire un mot; mais le Saint Père les ranima, et leur raconta les incidents déjà nombreux que son voyage avait présentés.

Vers 7 heures du matin, la voiture roulait sur le sol hospitalier du royaume de Naples. Le souverain Pontife récita le *Te Deum* en action de grâces, et vers midi il descendit près de Mola di Gaëte, à la villa de Cicéron.

VINGT-NEUVIÈME JOUR.

Ave Maria.

Quand les yeux du petit enfant s'ouvrent à la lumière, son premier regard rencontre deux visages penchés sur son berceau; et quand sa langue essaie les premiers bégaïements, deux noms chéris s'unissent sur ses lèvres, comme plus tard, quand son âme s'éveillera, ils s'uniront dans son cœur.

Ainsi, lorsque le jeune chrétien commence à lever les yeux vers le Ciel, la religion lui montre un double spectacle. D'une part, un Dieu qui l'a créé, qui le conserve, qui l'aime, et qu'il faut adorer et prier en lui disant : *Notre Père!* d'autre part, bien au dessous de Dieu, mais au dessus de tout le reste, une douce et riante figure, qui le regarde avec une tendresse maternelle, qui lui tend des mains

pleines de bienfaits, et qu'il faut nommer avec amour, et invoquer avec confiance, en lui disant : *Je vous salue, Marie!*

Voilà comment sur les lèvres chrétiennes, se succèdent et s'unissent si bien la prière *divine* et la prière *angélique*. Voilà comment elles sont devenues sœurs, également vulgaires dans l'Église, également aimées de préférence par tous ceux qui ont le bonheur de les comprendre.

La *Salutation Angélique* est le refrain de l'*Oraison Dominicale*.

Voici l'histoire, fort connue du reste, de la *salutation angélique*.

Et d'abord son origine.

Un jour le Ciel s'ouvrit pour laisser descendre un ange qui venait de recevoir de Dieu lui-même un mystérieux message. L'ange Gabriel vint à Nazareth, petite ville de Galilée; il entra dans la demeure d'une Vierge nommée Marie, et l'abordant, il lui dit : *Je vous salue Marie!*

Voilà donc sur nos lèvres humaines des accents venus du Ciel, et notre pauvre langue répète la prière d'un ange. Bien plus : l'ange n'était qu'un messenger répétant les paroles de son maître. Et de quel maître !

C'est le Roi du Ciel qui fait saluer une enfant de la terre. Un regard de sa miséricorde est descendu sur l'humanité coupable, son cœur s'est attendri sur nos misères, et il a été dit dans un conseil d'amour : Non, l'homme ne périra pas, et celui qu'une femme a perdu sera sauvé par une autre femme. Et voilà, qu'abaissant ses regards vers la terre, le Seigneur y a rencontré une Vierge : si pure, si belle de vertus, si convenable pour devenir la mère de Dieu, que dès ce jour, commençant ses adorables abaissements, Il vient lui-même en quelque sorte, sous les traits de son envoyé, s'incliner devant sa créature et lui demander qu'elle consente à donner naissance dans le temps au Fils qu'il enfante dans l'éternité.

Certes, voilà une illustre origine pour la *Salutation Angélique*. Maintenant voulez-vous la suivre dans le monde ?

Retournons à Nazareth. Y voyez-vous cette modeste demeure, que le monde chrétien vénère aujourd'hui à Lorette ? Sous cet humble toit, se cache, inconnue des hommes, une sainte famille, qui ravit tous les regards du Ciel. Là, vit un Dieu, qui se fait une grandeur de s'abaisser, et une gloire d'obéir à deux de

ses créatures. Entr'ouvrons ce modeste sanctuaire : Voici Marie qui commande et qui adore, voici l'Enfant divin qui vient souriant et respectueux au devant de sa mère, et qui lui dit avec amour : *Je vous salue, Marie!* Et ce qu'Il faisait enfant, Il le fit toute sa vie. Lorsque, attaché en croix, Il lui fallut quitter sa mère, Il ne voulut pas mourir sans lui léguer des enfants qui l'aimassent, comme Il l'avait aimée lui-même, autant du moins que le cœur d'un homme peut imiter le cœur d'un Dieu.

Ainsi Marie devint la mère de l'Église naissante, qui chaque jour la saluait en disant, comme le divin Maître : *Je vous salue, Marie.* Comme les agneaux se serrent autour de leur mère, ainsi, dit un ancien Père, on voyait accourir autour de Marie, les premiers adorateurs de son Fils, et comme Lui, la saluer et dire : *Ave Maria!*

Tout naturellement la *Salutation Angélique* passa sur les lèvres des chrétiens; et quand enfin Marie disparut elle-même d'ici-bas, la famille fidèle n'eut qu'à lever les yeux au Ciel, et de jour en jour, à mesure que son nom béni se propagea dans le monde avec le nom du

Sauveur, il s'éleva de toutes parts le concert immense qui dure encore, pour saluer l'auguste Vierge d'un même cri d'amour, mille fois répété dans toutes les langues : *Ave Maria!*

Estimons-nous donc heureux et soyons fiers de redire ce salut après l'ange, après les apôtres, après les martyrs, avec l'Église, avec dix-huit siècles chrétiens. Qu'il soit doux à nos lèvres, plus doux encore à notre cœur, cet *Ave Maria*, qui nous arrive tout mélodieux du Ciel, répété par autant d'échos, qu'il a passé de saintes âmes sur la terre.

EXEMPLE.

Vers la fin du 17^{me} siècle, un parisien se rendit à Genève avec ses deux filles, Louise et Marie. Elles assassinèrent leur père en chemin. On concevra difficilement un pareil degré de scélératesse. Il est vrai que leur père les rudoyait cruellement depuis la mort de leur mère, mais rien ne saurait excuser un semblable forfait. Sans conseil, sans guide, avec

assez peu d'argent, jugez de l'embarras de ces deux orphelines. Comme elles avaient reçu de la nature une trempe et une force de caractère assez extraordinaires, elles prirent le parti de prendre des habits d'homme et de courir le monde. Après avoir erré quelque temps en Italie, elles vinrent à Milan en 1688, où l'on faisait alors de nouvelles levées pour les armées du roi d'Espagne. Elles prirent service dans la compagnie de Dom Arrica. Louise fut tuée dans un combat, et Marie qui avait pris le nom de Pimentel fut successivement en garnison à Messine et à Naples. Un jour de fête que sa compagnie était de garde dans le fort du Château Neuf, Pimentel se trouva mêlée à la foule qui écoutait prêcher Saint François de Hiéronimo. Tout à coup le missionnaire s'arrêtant au milieu du sermon, fixa le prétendu soldat, et lui fit geste qu'il voulait lui parler. Pimentel, fort étonnée, se demandait: Qu'ai-je de commun avec cet homme? Que peut-il avoir à me dire? Assurément, il m'aura pris pour un autre. La politesse pourtant, un fond même de curiosité l'engagèrent à attendre l'homme de Dieu à son passage. Dès qu'il fut seul avec Pimentel, Saint François

lui dit avec douceur et assurance : Veux-tu te confesser ? Etonnée et formalisée de cette demande, Pimentel lui répondit : Ma foi ! non, Et pourquoi me confesser ? Ai-je commis quelque cas pendable ? En parlant ainsi, Pimentel tourna dédaigneusement le dos au missionnaire ; mais celui-ci l'arrêtant lui répliqua : Comment peux-tu protester de ton innocence ? N'es-tu pas une femme ? N'es-tu pas de Paris ? Ne t'appelles-tu pas Marie ? C'est Dieu qui me l'a dit. Veux-tu que je t'en dise davantage ? N'as-tu pas, de concert avec ta sœur Louise, assassiné ton père sur la route de Genève ? Enfin n'est-il pas vrai que malgré tes crimes, tu as conservé la pieuse coutume de saluer Marie, ta puissante patronne, et de lui dire : *Ave Maria!* quand tes yeux rencontrent son image ? A des paroles aussi précises, le prétendu soldat fut atterré ; mais la hardiesse et l'intrépidité dont il avait contracté l'habitude le porta à nier constamment la vérité. Craignant que cette âme pécheresse ne lui échappât, le Saint missionnaire, sans écouter les dénégations effrontées de cette malheureuse, lui fit d'un côté un tableau si effrayant de ses désordres et du châtiment qui les suivrait,

et de l'autre une peinture si vive de l'immense miséricorde de Dieu, et de la toute-puissante intercession de Marie, refuge des pécheurs, qu'à la fin ce cœur se rendit totalement.

Reconciliée avec Dieu, Marie reprit les habits de son sexe. Le Saint missionnaire lui procura un logement convenable, et parvint aussi à lui obtenir de la caisse militaire, le traitement ordinaire des invalides.

Cette généreuse pénitente persévéra jusqu'à la mort dans la vertu mais surtout dans la pieuse pratique de saluer souvent la Sainte Vierge, en lui disant : *Ave Maria!* pratique qui lui avait obtenu l'intercession de la Reine des Anges et son retour à Dieu.

TRENTIÈME JOUR.

La Mère de Dieu.

Le plus beau fleuron de la couronne de Marie est sa maternité divine.

Lui rappeler cet ineffable privilège, c'est résumer tous les titres qui le lui ont valu. En effet ce privilège ne rappelle-t-il pas celui de son Immaculée Conception, par laquelle le Seigneur l'avait exceptionnellement disposée à être le tabernacle pur et vivant d'un Dieu fait homme ? Le privilège de la maternité divine ne nous redit-il pas avec quel soin Marie, répondant à la grâce, avait orné son cœur des vertus les plus parfaites ?

C'est pourquoi l'on ne peut douter qu'une prière qui résume si glorieusement pour Marie, l'économie du mystère de l'Incarnation divine, ne soit toujours exaucée.

Un jour une dame romaine prit plaisir à éta-

ler tous ses bijoux aux yeux de Cornélie, la mère des Gracques. Les colliers, les bracelets, les pendants, les boucles, les agrafes, les broches étincelaient dans un écrin précieux au milieu des perles, des camées, des rubis et des diamants. Charmée de ces splendeurs éblouissantes, il convenait qu'à son tour Cornélie montrât à son amie les richesses dont elle se glorifiait le plus. Elle le fit, mais pour cela, elle attendit que ses enfants revinssent de l'école. Alors les présentant avec orgueil à son élégante visiteuse : Voici, dit-elle, mes plus précieux bijoux.

Marie, quoique ornée de toutes les splendeurs de la grâce, quoique l'objet des louanges de toutes les générations qui proclament son bonheur, Marie nous présente aussi son divin Fils, comme son plus beau titre de gloire et l'objet de ses plus chères délices. Aussi, qui invoque Marie comme la mère de Dieu, lui cause une si grande joie, qu'il ne peut tarder de ressentir les effets de sa protection toute-puissante.

Mère de Dieu, elle est la mère de notre Créateur, et à ce titre elle veille à notre conservation, dans les dangers qui nous menacent pour l'âme et le corps.

Mère de Dieu, elle est la mère de notre

Sauveur, et comme telle il faut qu'après Jésus, Marie soit la première à distribuer les grâces, puisque Dieu lui a donné tant de part à l'œuvre de notre rédemption. Tout fut créé par le *Fiat* tout-puissant du Créateur, et tout a été racheté par l'heureux *Fiat* de Marie. Le premier *Fiat* donna le monde visible, le second en donna le Maître et le Réparateur ; et autant le Verbe divin est élevé au dessus du monde, autant le second *Fiat* surpasse le premier. Mais ainsi que le Sauveur n'a pu naître sans le consentement de la Sainte Vierge, de même Il n'a pu consommer l'œuvre de notre salut sans un second consentement de cette même Vierge.

Voilà pourquoi, dit Saint Bernard, tandis que sur la croix se consommait le mystère d'un Dieu mourant dans l'abandon, Marie se tenait debout au pied de cette croix, pour marquer que c'était elle qui présidait au sacrifice et qui dévouait son Fils à la mort pour nous. Ce consentement solennel était nécessaire afin que tous les siècles chrétiens pussent en conclure combien Marie tenait à son titre glorieux de Mère de Dieu.

Il a plu à Notre Seigneur d'établir une conformité et une ressemblance frappante entre sa Sainte Mère et Lui. Ils se ressemblent par leurs

perfections, leurs vertus, leurs titres, leurs privilèges et leur gloire ; et dans l'Église, il n'y a point de fête établie en l'honneur du Sauveur, qu'il n'y en ait une semblable en l'honneur de sa divine Mère.

C'est donc en sa qualité de Mère de Dieu qu'il nous faut honorer et invoquer Marie, si nous voulons mettre son intercession toute-puissante au service de notre faiblesse.

Frères par adoption de Notre Seigneur, habituons notre cœur et nos lèvres à saluer fréquemment sa Sainte Mère. Soit que son souvenir se présente à notre esprit au milieu de nos études, de nos jeux, de nos travaux, soit que nos yeux tombent sur son image bénie, saluons la Mère de Dieu.

Adressons Lui le salut de l'Ange et disons : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Ajoutons y les paroles respectueuses de Sainte Elisabeth sa parente : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.* Mais entrons aussi dans les vues de l'Église, et concluons par ces paroles du Concile d'Éphèse : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.*

EXEMPLE.

Parmi les nombreuses faveurs dont la Sainte Vierge se plait à enrichir ses pieux et fidèles serviteurs, les annales de l'ordre de Citeaux nous fournissent un exemple aussi édifiant que singulier.

Un chevalier nommé George Fox, anglais d'origine et richement partagé des dons de la fortune, revenait un soir d'une partie de chasse. Pour regagner le somptueux manoir de ses pères, il lui fallait passer devant une modeste église de campagne. Y voyant entrer beaucoup de monde, il lui prit fantaisie de se joindre à

la foule. Ayant donc congédié sa suite, il entra dans l'oratoire et se choisit une place au pied de la chaire de vérité. Le hasard semblait le guider, mais de fait, c'était bien la main de Dieu qui conduisait ses pas, cette même main qui dispose tout pour notre bien et pour sa plus grande gloire.

Un bon religieux de l'ordre de Saint Bernard monta en chaire. Tout dans son extérieur respirait une sainte simplicité.

Sa parole onctueuse et pénétrante éclaira l'esprit du fringant chevalier en même temps qu'elle touchait son cœur généreux. Le prêtre traitait de la perfection évangélique : il exaltait les trois vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, que le divin Sauveur conseille à ceux qui veulent Le suivre de plus près pour recevoir au Ciel une récompense plus éclatante. Jamais jusque là, le champion du monde n'avait conçu l'idée d'un bonheur plus grande que celui des splendeurs, des plaisirs et de la domination. Un rayon d'en haut vint éclairer son âme, et après quelques jours de sérieuse réflexion, il prit géné-

reusement le parti de se dépouiller de sa fortune, de renoncer aux jouissances du siècle et de déposer tout l'éclat de son autorité.

Ayant donc vendu ses biens et son château, il en distribua le prix aux pauvres et vint humblement frapper à la porte de l'abbaye de Citeaux, pour y mener la vie cénobitique.

Le père Abbé le reçut et lui donna l'habit monastique. Mais le frère George était illettré, ignorant et d'un esprit si obtus, que le religieux, chargé de lui inculquer les premiers rudiments des sciences, désespéra de son instruction.

Habitué à la vie chevaleresque, de sa religion même, Fox n'avait d'autre connaissance que le signe de la croix : encore le faisait-il à sa façon. Après avoir longtemps essayé de lui faire apprendre l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, le jeune précepteur de George Fox, renonça à la besogne, et de guerre lasse, il le remit entre les mains du père Abbé, car il ne savait encore par cœur que ces deux mots : *Ave Maria*.

Devant le père Abbé, George avoua humblement que tout le reste dépassait les forces de son pauvre esprit et qu'il se félicitait d'avoir au moins retenu ce dont le souvenir lui était si délicieux, qu'il n'avait pas même le désir d'en savoir davantage. Touché de cet aveu si naïf, le père Abbé permit à George de borner son éducation à ces deux mots.

Dès lors le fervent novice ne proféra plus d'autre parole : au chœur, au travail, dans sa silencieuse cellule, George répétait pieusement du cœur et des lèvres : *Ave Maria*.

La vie du fervent religieux coulait ainsi doucement devant Dieu, remplie par les saintes austérités qui édifiaient ses frères et consolait les anges de Dieu, quand au bout de dix ans, sa belle âme alla recevoir au Ciel le prix de son sacrifice. Son corps fut enseveli dans le jardin du cloître au milieu de ses frères, mais la fréquente répétition de ces mots bénis par lesquels il avait continuellement salué Marie, l'avait rendu si agréable à la mère de Dieu, que sur son tombeau, elle fit naître un arbre d'une espèce inconnue et dont toutes les

feuilles étaient visiblement marquées de ces mots : *Ave Maria*.

A la vue de cette merveille, le père Abbé et les religieux appelèrent aussitôt l'évêque de l'endroit et après avoir prié Dieu qu'Il leur découvrit ce que signifiait ce prodige, ils ouvrirent le tombeau et trouvèrent que cet arbre merveilleux tirait ses plus profondes racines du cœur de ce bon religieux.

TRENTE-ET-UNIÈME JOUR.

Notre Mère.

La Mère de Dieu est donc ma mère ! disait fréquemment Saint Stanislas de Kostka, et cette réflexion lui donnait l'avant-goût du paradis.

Nous ayant aimés de toute éternité, Dieu envoya son Fils unique pour nous ouvrir les incalculables trésors de son amour immense. Cet adorable Sauveur nous aima comme le plus généreux des amis, comme le plus tendre des pères, et avant de mourir pour l'amour de nous, Il nous légua son propre corps dans le Saint Sacrement de l'autel, afin de vivre encore pour nous et au milieu de nous, même après avoir subi pour nous la mort de la croix.

Il en était à l'heure suprême de la séparation. Son cœur adorable battait ses dernières pulsations, qu'il cherchait encore dans les iné-

puisable ressources de son affection à nous faire un dernier legs. Mais Il n'avait plus rien. Attaché en croix, son corps livide et meurtri était aux mains des bourreaux, depuis qu'Il le leur avait généreusement livré pour nous racheter. Pourtant sa Mère lui restait. Debout au pied du gibet, fidèle à l'agonie de son divin Fils, Marie contemplait ce spectacle dans le silence de la douleur. Baignés de sang et de larmes, les yeux du Fils rencontrèrent ceux de la Mère éplorée. Dans l'échange de ce regard ineffable se conclut un pacte merveilleux, et le Sauveur s'adressant à sa Mère, lui dit en nous indiquant des yeux : *Voilà ton enfant !* et aussitôt s'adressant à nous dans la personne de Saint Jean, Il ajouta : *Enfant, voilà ta Mère !* Et depuis lors nous ne sommes plus orphelins en ce monde mais la Mère de Dieu est devenue notre Mère !

Doué de toutes les grâces, le cœur de Marie avait aimé Jésus d'un amour indicible. Or ce même amour, Elle le reporta immédiatement sur nous, dès l'instant que nous devînmes ses enfants. Bien plus, cet amour Elle nous le porte, enrichi du prix immense que nous valons à ses yeux, car nous voilà couverts et ruisse-

lants du sang de son divin fils, répandu pour l'amour de nous.

Dans toutes les peines de la vie, nous avons donc le refuge assuré du cœur maternel de Marie.

« Qui que vous soyez, dit Saint Bernard, sachez bien que la vie n'est pas une promenade paisible mais une navigation périlleuse à travers les écueils et les tempêtes. Ne détournez donc pas les yeux de l'astre qui vous éclaire, si vous ne voulez être englouti par la tourmente. Si les vents de la tentation mugissent, si les tribulations dressent leurs écueils autour de vous, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si les flots de l'ambition ou de la colère, si les vagues de la sensualité soulèvent le frêle esquif de votre âme : jetez les yeux sur Marie. Si bourrelé de remords, épouvanté par la pensée du jugement, vous vous sentez tourner au-dessus du gouffre du découragement, pensez à Marie. Dans les périls, dans les inquiétudes, dans les peines, songez à Marie, invoquez Marie. Que son nom ne quitte pas vos lèvres, qu'il ne s'éloigne pas de votre cœur, et afin que son intercession vous soit sûrement acquise, imitez ses vertus. Si vous suivez Marie, vous

ne vous égarerez pas ; si vous l'invoquez, vous n'aurez jamais lieu de désespérer ; si elle est l'objet de vos pensées, jamais vous ne vous tromperez ; si elle vous soutient, votre marche est sûre ; si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre ; sous sa conduite vous ignorez la fatigue et par son intercession, vous verrez combler vos désirs. »

Le culte de notre bonne Mère sera donc le complément obligé de notre dévotion à Dieu. Il sera l'appui de la jeunesse, la sauvegarde de l'innocence, la bénédiction des études, l'espoir dans la carrière, le retour dans les égarements, la persévérance au sentier de la vertu, et la couronne enfin qui doit ombrager le front du serviteur fidèle.

EXEMPLE.

Ausud-ouest de la Flandres s'étend une vaste plaine bordée d'un côté par la mer du nord et de l'autre par les montagnes qui dessinent la frontière française. Bon nombre de charmants

villages, reliés entre eux par des routes commodes qui coupent et sillonnent les houblonniers, le pâturages, les vergers et les bois attestent que pour être au bout du monde, ce coin de la Belgique n'est pas le moins gracieux. Tout au centre où convergent les routes, les pavés et même un brin de chemin de fer, qui grille de s'étendre et de se ramifier, se trouve Poperinghe.

Souvent la fortune, un caprice
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre,
D'où le Ciel nous paraît plus beau.

N'était-ce cette vérité de Gresset, le rare touriste qui débarque à Poperinghe, trouverait l'endroit à ravir. Ajoutons bien vite que les oiseaux font le mérite de la cage, et à Poperinghe c'est le cas de le dire. Une bonne et antique simplicité, que le siècle tache en vain d'encroûter de son vernis de contrebande, une franche gaité, une hospitalité cordiale, telles sont les qualités innées des paisibles habitants.

Il y a plus : la culture des lettres et la piété, héréditaires dans toutes les familles ont fourni au pays et à l'Église des hommes distingués, devenus l'orgueil de leur patrie et l'exemple de leurs jeunes concitoyens.

Parmi les monuments nombreux de l'antique foi de Poperinghe, se dresse un autel célèbre de Marie. Annuellement à l'occasion de la *kermesse*, des milliers de pèlerins encombrant les rues de la ville, extasiée de se voir si peuplée. Huit jours durant, les religieux visiteurs, mêlés aux habitants de l'endroit, parcourent nu-tête et le chapelet à la main, le long et pieux itinéraire, qui commence et aboutit au sanctuaire renommé. Une faveur signalée, obtenue par l'intercession de la Mère de Dieu donna naissance à cette dévotion quatre fois séculaire.

L'an 1479, il y avait à Poperinghe une famille bourgeoise composée de Rasson Vanhove et de son épouse Jacqueline Bayaert. Un fils leur naquit, mais, hélas ! le pauvre enfant ne vit pas même le jour, et de la maison paternelle il fallut le porter au cimetière. Grande fut la douleur de ces parents chrétiens. Un fils longtemps désiré leur était cruellement arraché et surtout il leur manquait un ange dans le Ciel.

Mais leurs sentiments religieux surpassaient de beaucoup leur douleur. Pénétrés d'une foi ardente, ils demandèrent à la Sainte Vierge, qu'elle leur rendit leur enfant pour lui procurer la grâce du baptême. En conséquence ils chargèrent une pieuse fille, nommée Pétronille Turlin d'aller déterrer leur fils. Celle-ci partageant l'espérance chrétienne des deux époux, fit vœu que si la bonne Vierge exauçait sa prière, elle ferait une rude pénitence durant sept ans. Elle exhuma le petit cadavre le 14 mars, trois jours après l'enterrement, et au milieu d'un grand concours de peuple, le porta à l'église paroissiale de Saint Jean, où elle le déposa devant l'autel de la Sainte Vierge. L'enfant y resta exposé plus d'une heure, pendant que ses parents et l'assistance priaient avec ferveur. Tout à coup il ouvrit les yeux, étendit ses petites mains et donna tous les signes de vie les plus infaillibles. Émerveillé du spectacle, le peuple cria au miracle. L'abbé Roene, vicaire de la paroisse conféra le baptême au petit protégé de Marie, qui reçut le nom de Jacques, et selon la coutume de l'époque, plusieurs personnes voulurent lui servir de parrains et marraines. Il vécut encore une

heure environ, comme s'il n'était ressuscité que pour renaitre à la grâce. Son corps repose au pied de l'autel de Marie, à l'endroit où s'opéra le prodige.

Le miracle, attesté par de nombreux témoins dignes de foi, fut approuvé dans les formes en 1481, par l'évêque de Téroouanne, de la juridiction duquel Poperinghe relevait.

Ce prodige donna occasion à la magnifique procession qui chaque année parcourt deux fois les rues de Poperinghe, pendant l'octave de la Visitation de la Sainte Vierge.

Puisse cette démonstration solennelle de la foi de notre population augmenter les sentiments qui l'ont rendue chère à la Mère de Dieu et conserver vivante et féconde cette source intarissable de grâces qui jaillit depuis quatre siècles au pied de l'autel de Notre Dame de Saint Jean à Poperinghe.

FIN.

ERRATA.

Page 84, ligne 23, lisez *davantage* au lieu de *d'avantage*.

Page 127, ligne 25, lisez *jour* au lieu de *séjour*.

Page 129, ligne 5, lisez *davantage* au lieu de *d'avantage*.

TABLE DES MATIÈRES.

	<i>Pages.</i>
Ami lecteur	5
Introduction.	9
Premier Jour . . . — De l'Adverbe . . .	17
Deuxième Jour . . . — Prédestination . . .	21
Troisième Jour . . . — Il faut Prier . . .	27
Quatrième Jour . . . — L'Interjection . . .	31
Cinquième Jour . . . — Prier, c'est être chrétien	37
Sixième Jour . . . — Prier, c'est jouir . . .	41
Septième Jour. . . — Les Cloches . . .	45
Huitième Jour. . . — Douceur de la prière . . .	52
Neuvième Jour . . . — Efficacité de la prière.	58
Dixième Jour . . . — Notre Père. I . . .	63
Onzième Jour . . . — Notre Père. II. . . .	66
Douzième Jour . . . — Notre Père. III . . .	71
Treizième Jour . . . — Père qui êtes aux Cieux.	74

Quatorzième Jour . . .	— Père, votre nom soit sanctifié ! I . . .	78
Quinzième Jour . . .	— Père, votre nom soit sanctifié ! II . . .	82
Seizième Jour . . .	-- Père, que votre règne arrive ! I . . .	88
Dixseptième Jour . . .	— Père, que votre règne arrive ! II . . .	95
Dixhuitième Jour . . .	— Père, que votre règne arrive ! III . . .	97
Dixneuvième Jour . . .	— Père que votre volonté soit faite ! I . . .	101
Vingtième Jour . . .	— Père, que votre volonté soit faite ! II . . .	105
Vingt-et-unième Jour . . .	— Père, que votre volonté soit faite ! III . . .	109
Vingt-deuxième Jour . . .	— Père, donnez-nous aujourd'hui notre pain . . .	115
Vingt-troisième Jour . . .	— Le Pain de l'âme . . .	120
Vingt-quatrième Jour . . .	— Mon ami intime . . .	126
Vingt-cinquième Jour . . .	— Père, pardonnez-nous nos offenses . . .	132
Vingt-sixième Jour . . .	— Père, pardonnez-nous comme nous pardonnons . . .	156
Vingt-septième Jour . . .	— La Tentation . . .	140
Vingt-huitième Jour . . .	— Père, délivrez-nous du mal . . .	145
Vingt-neuvième Jour . . .	— Ave Maria . . .	155
Trentième Jour . . .	— La Mère de Dieu . . .	161
Trente-et-unième Jour . . .	— Notre Mère . . .	170

LE
BOUQUET DE MAI

DES ÉCOLES

OU

NOUVEAU MOIS DE MARIE

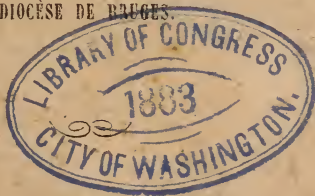
Offert à la Jeunesse Studieuse,

PAR

l'Abbé Louis Vanhaccke,

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE POPERINGHE,

DIOCÈSE DE BRUGES.



POPERINGHE,

CHEZ DUCLOS-VISAGE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

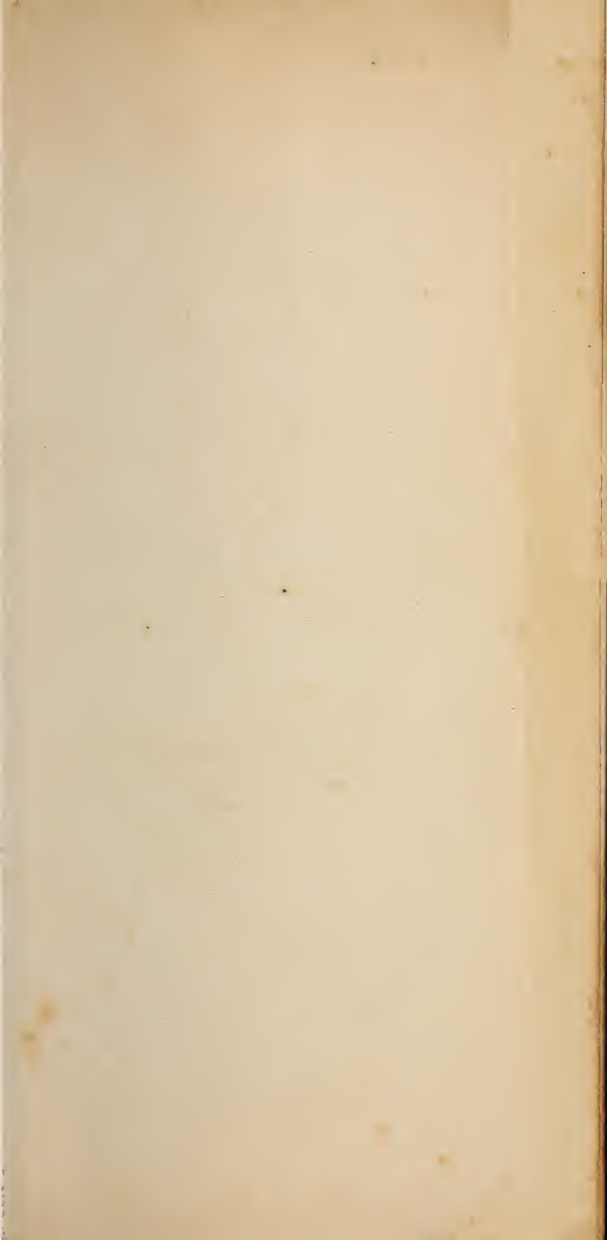
Rue de l'Hôpital, 9.

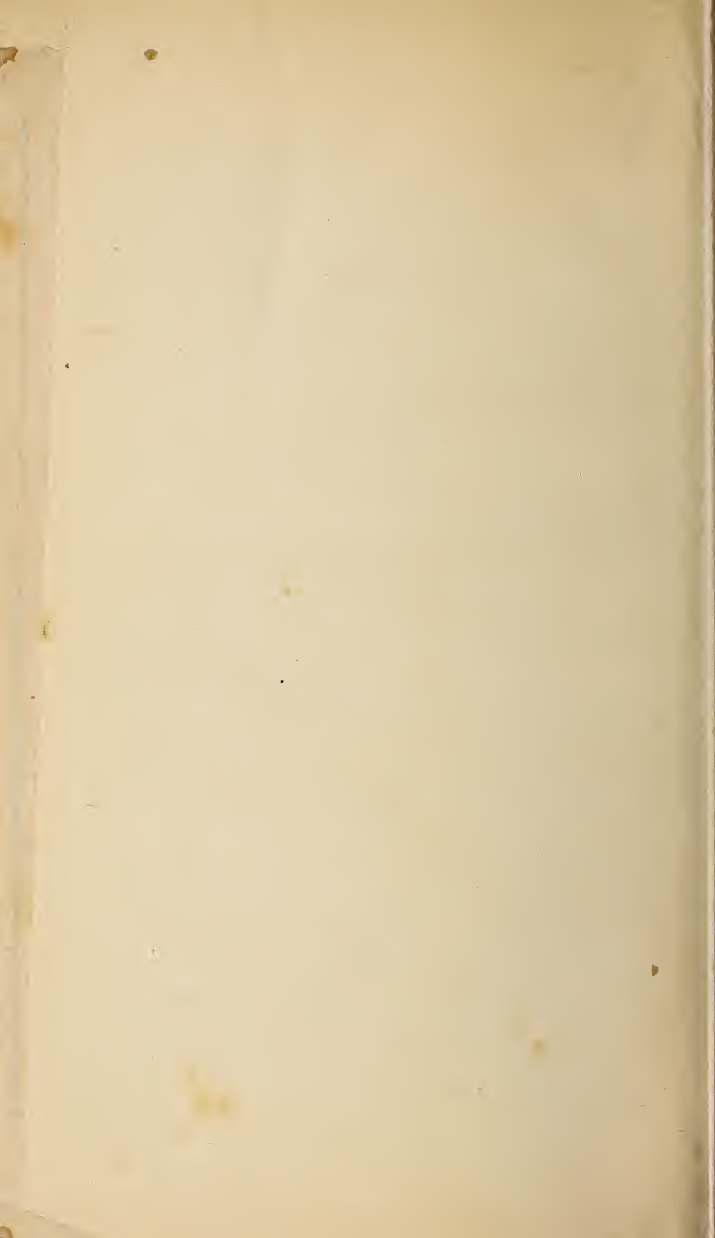
—
1865.

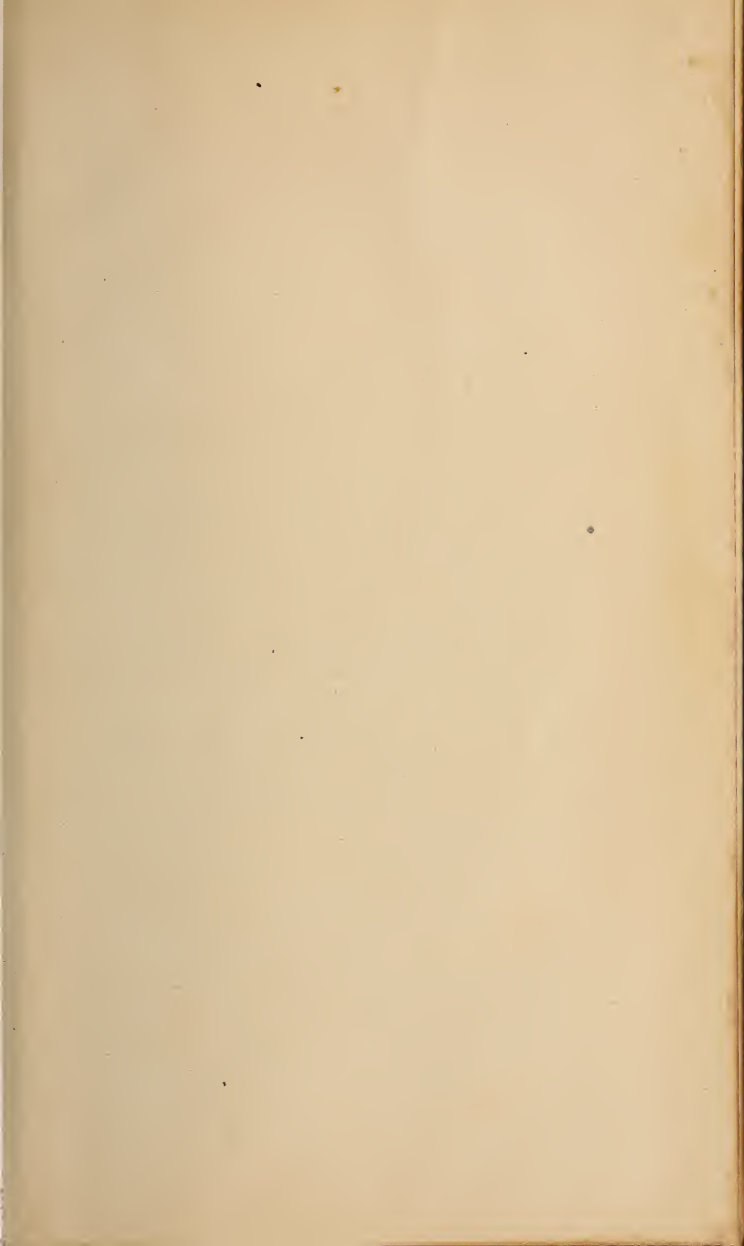
THE NATIONAL ANTHROPOLOGICAL ARCHIVES

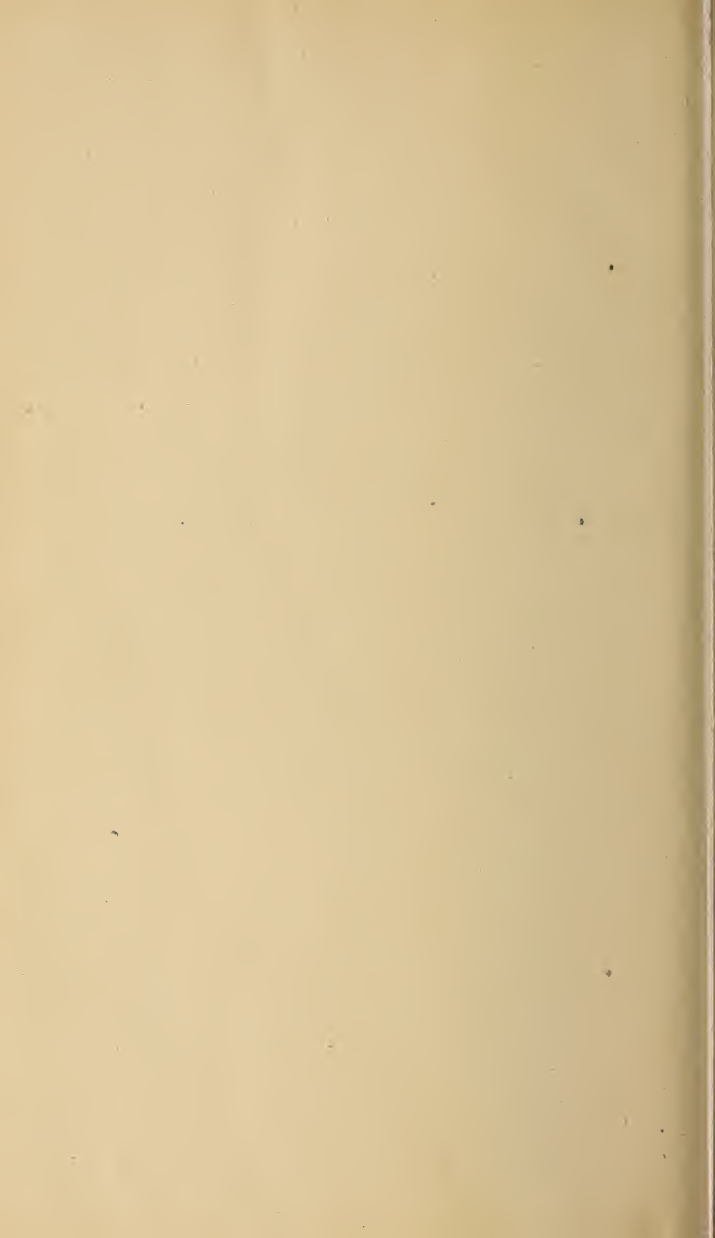
SMITHSONIAN INSTITUTION



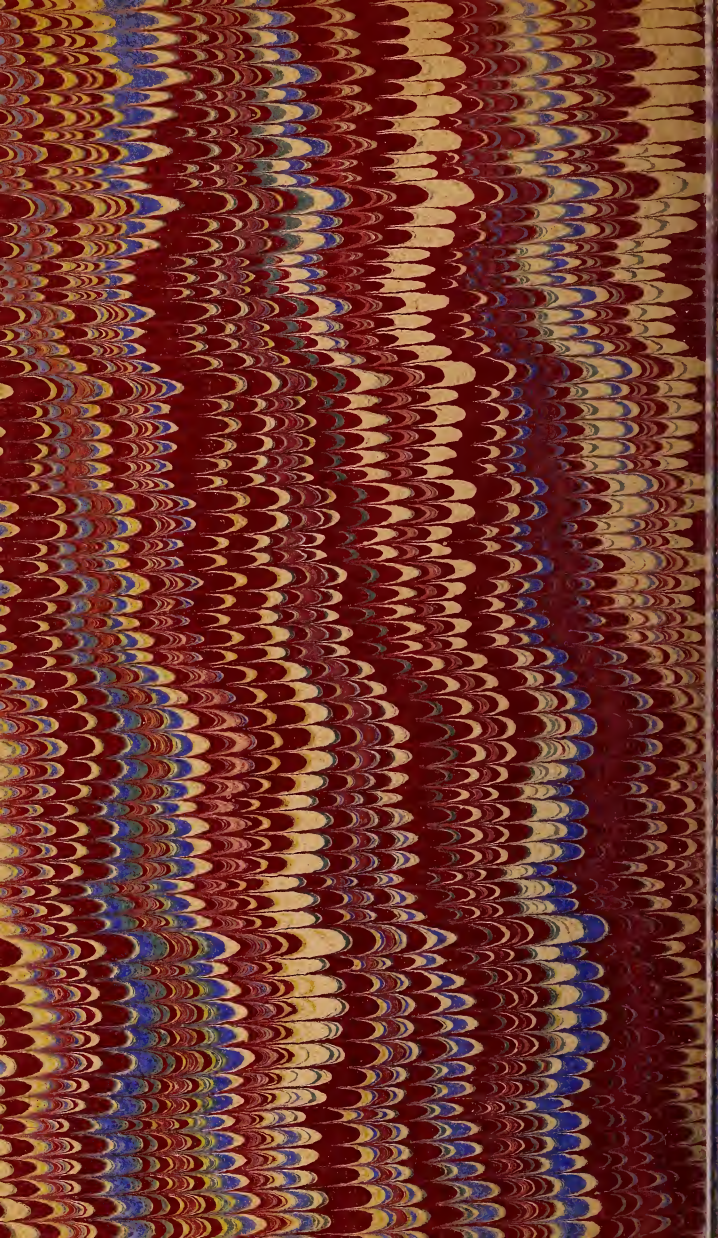


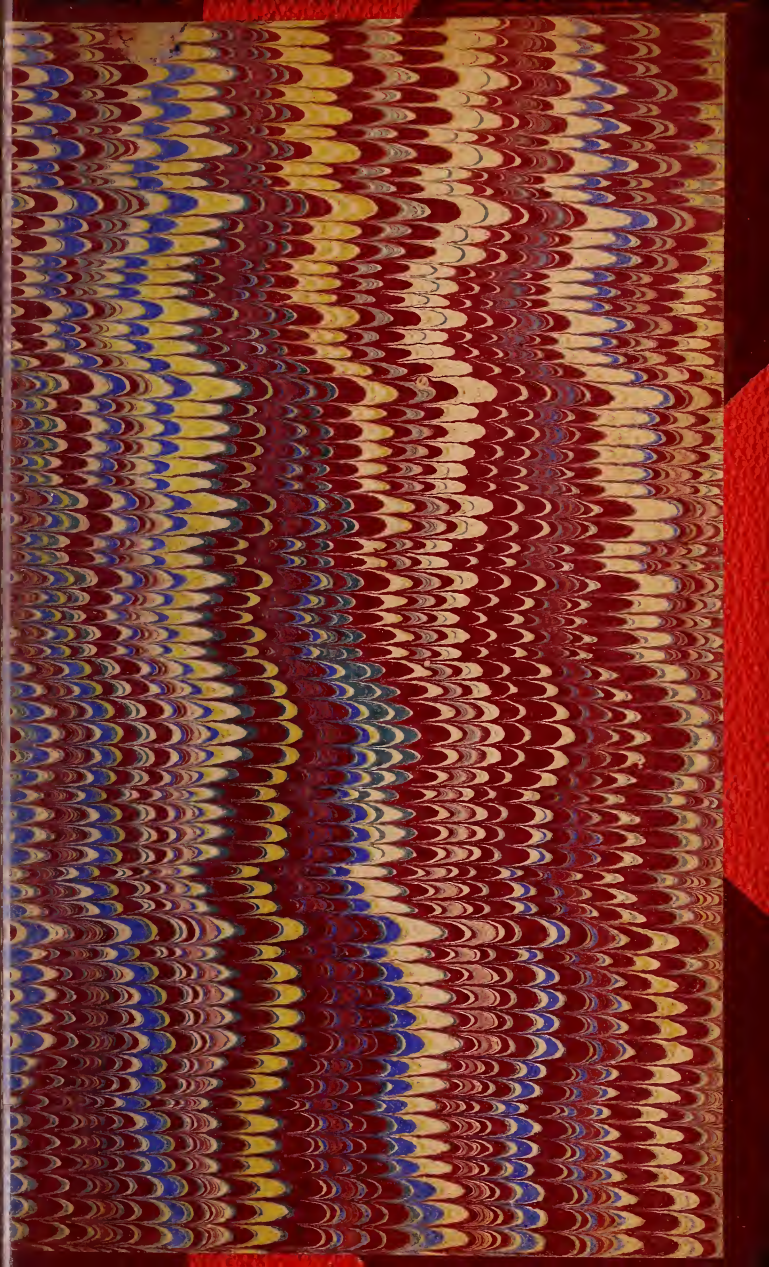






BK
2161
V





LIBRARY OF CONGRESS



0 020 517 392 4

LIBRARY OF CONGRESS



0 020 517 392 4